Grecs sous la domination romaine ? Et combien de Romains (et de Grecs) pouvaient-ils vraiment comprendre la langue, les citations et les allusions de cet orateur ? L. PERNOT refuse à juste titre de le croire inspiré par des idées platoniciennes. Aelius Aristide est porté par une culture qui est comme l'air qu'il respire et dont il assure, avec beaucoup d'autres, la survie brillante et paradoxale en des temps qui n'ont rien de commun avec ceux qui ont vu son apogée.

Cette culture se trouve aussi à la base du discours *En l'honneur de l'empereur*, mais elle s'y manifeste avec moins d'éclat. L. PERNOT montre que ce βασιλικὸς λόγος a pour ancêtres l'*Agésilas* de Xénophon et l'*Évagoras* d'Isocrate dont il retrouve des échos et même des citations presque littérales. Aux rapprochements qu'il établit, on pourrait ajouter au § 34 l'*Agésilas* II, 7, pour le thème du chef qui ne prend que des risques calculés. Il critique avec pertinence la thèse de C. P. JONES pour qui cet éloge est l'œuvre d'Aelius Aristide et rejoint ceux qui, après B. KEIL, nient son authenticité aristidienne. Avec de bons arguments, il y voit un texte apocryphe composé à la gloire de Philippe l'Arabe entre 244 et 247 et dont l'auteur imite peut-être Aristide, à moins que les convergences entre les deux textes ne soient dues au hasard. Ce volume, indispensable à qui s'intéresse à l'Empire, s'achève par une bibliographie copieuse.

Alain BILLAULT.

Histoire littéraire.

Jean BAYET, avec la collaboration de Louis NOUGARET et de Jean-Yves BORIAUD, *Littérature latine*, neuvième édition revue et augmentée, Paris, Armand Colin, 1996, 566 pages.

Cette nouvelle réédition — la neuvième depuis 1965 — sanctionne le succès constant de ce manuel, devenu au fil des ans un classique, tant pour les étudiants que pour les amateurs éclairés. La nouvelle mouture, où l'on retrouve toujours les présentations éclairantes du grand latiniste, s'augmente d'une bibliographie mise à jour depuis la précédente édition (second tirage en 1992). On peut ainsi relever, dans l'ensemble des notices concluant chacun des chapitres comme dans la bibliographie générale, p. 536-541, plus d'une centaine de références postérieures à l'année 1991 ; certaines sont très récentes, puisque datées de 1996, comme le *Commentary on Virgil Eclogues* de W. CLAUSEN (Oxford C. T.), ou encore les éditions dans la C. U. F. d'Accius, par Jacqueline DANGEL, et de Celse (*De la médecine*, livres I et II), par Guy SERBAT. Un tel souci d'exhaustivité compense largement ce que les jugements littéraires de Jean BAYET pourraient avoir parfois d'un peu vieilli. Pour finir, nous relèverons — c'est la loi du genre — quelques coquilles ; ainsi, le fâcheux singulier de la note 2 au bas de la page 401, déjà présent dans les éditions précédentes, a su échapper aux réviseurs de la présente. Enfin, p. 293, une ligne a disparu après la troisième du paragraphe présentant la poésie didactique augustéenne ; on ajoutera donc : ... *originaire du pays falisque, GRATTIUS nous a laissé un poème sur la chasse...* Quelques légers défauts donc, dans la réédition d'un ouvrage dont la publicité n'est plus à faire.

Guillaume BONNET.

C. SALEMME, *Letteratura latina* : Naples, Loffredo editore, 1996, 504 pages.

Les études antérieures de C. SALEMME consacrées notamment à Lucrèce, Martial, Manilius et Ammien Marcellin témoignent d'une compétence étendue et diversifiée qui trouve sa pleine expression dans ce manuel de littérature latine à usage universitaire. L'ouvrage, de plan chronologique, est subdivisé en huit grandes « périodes » d'inégale ampleur : 1) les origines, de la fibule de Préneste (dont l'auteur ne semble pas mettre en doute l'authenticité) à Appius Claudius Caecus; 2) des guerres puniques à la mort de Sylla (294-78 av. J.-C.); 3) l'époque de César (80-40 av. J.-C.); 4) l'époque augustéenne (44 av. J.-C.-14 ap. J.-C.); 5) les Julio-Claudiens (14-68 ap. J.-C.); 6) l'époque des Flaviens et de Trajan (69-117 ap. J.-C.); 7) l'époque d'Hadrien et des Antonins (117-192 ap. J.-C.); 8) de la fin du second siècle à la fin du monde antique. Du point de vue de la présentation, la lecture est facilitée par des indications marginales qui résument le contenu des paragraphes. Les monographies sont généralement bien équilibrées, et si l'ouvrage fait la part belle aux « grands » auteurs, les autres ne sont pas pour autant négligés. On notera avec intérêt que C. SALEMME apporte sa pierre à quelques réhabilitations en cours; les chapitres sur les *Punica* de Silius Italicus (où à côté des faiblesses de la conception d'ensemble sont reconnues quelques réussites ponctuelles dans des passages déterminés) et sur la *Thébaïde* de Stace (dont la dimension tragique est bien soulignée) sont particulièrement représentatifs de cette tendance.

Chaque subdivision s'ouvre par une brève mais dense introduction mettant l'accent sur le contexte intellectuel et artistique de l'époque plus que sur l'histoire politique et sociale, conformément à la volonté de l'auteur de réduire au minimum les données « externes » pour privilégier les aspects proprement littéraires. Ce partipris se retrouve à l'échelle des monographies, où l'analyse littéraire occupe une très large place, le plus souvent après une courte biographie; la « fortune » des œuvres ne fait pas pour sa part l'objet d'une rubrique spécifique, mais se trouve éventuellement intégrée au développement. Le principal intérêt de cet ouvrage réside de fait dans la part prépondérante accordée aux caractéristiques internes des œuvres, avec une attention particulière aux problèmes de style. L'univers moral et esthétique propre à chaque auteur est ainsi décrit avec justesse, précision, et généralement avec une évidente sympathie, ce qui n'est pas le moindre attrait de ce manuel. Peut-être quelques extraits, fût-ce en traduction, auraient-ils apporté un bon complément à ces remarques générales en leur donnant une illustration concrète.

Dans l'introduction comme dans le corps de l'ouvrage, l'auteur met à juste titre l'accent sur l'apport de l'hellénisme à la constitution de la culture latine; dans cette perspective, un répertoire des auteurs grecs cités, avec de brèves notices biographiques, vient utilement compléter l'ensemble, et sera apprécié des étudiants non hellénistes. On peut en revanche regretter l'absence d'autres rubriques tout aussi utiles : index des œuvres et éventuellement des genres littéraires, chronologie historique, et surtout bibliographie : ni les éditions de textes, ni les principales études critiques ne sont citées à quelque endroit que ce soit. Même si l'auteur prend soin, dans la préface, de se justifier de ce parti-pris en en appelant à la méditation de l'enseignant, ce type d'omission volontaire limite tout de même un peu l'intérêt pratique d'un tel manuel. Ceci étant, cet ouvrage reste une agréable introduction à la littérature latine, susceptible d'éveiller l'intérêt des étudiants et de leur donner, suivant le vœu de l'auteur, l'envie d'un contact direct avec les textes ainsi que d'un complément d'information.

F. RIPOLL.

Alfons FÜRST, *Streit unter Freuden. Ideal und Realität in der Freundschaftslehre der Antike* (Beiträge zur Altertumskunde, Bd. 85) : Stuttgart-Leipzig, B. G. Teubner, 1996, 307 pages.

C'est une véritable somme que nous propose A. FÜRST. Son livre, issu d'une dissertation de l'Université de Regensburg, traite d'un aspect important de la pensée antique, l'amitié, et, plus particulièrement, la rareté de l'amitié, les difficultés et les rivalités qu'elle entraîne. Cette réflexion s'est appuyée au départ sur des textes chrétiens de l'Antiquité tardive, mais elle s'est ensuite étendue à l'ensemble de la littérature antique. De ces textes se dégage, selon l'auteur, une distinction, voire une opposition entre le concept théorique de l'amitié et l'application pratique qui en est faite. C'est l'examen de ce rapport entre idéal et réalité qui fait l'objet essentiel de cette étude.

Elle se développe tout d'abord en diachronie. A. FÜRST examine les manifestations les plus archaïques de ce thème dans la littérature grecque, gnomique principalement, puis chez les auteurs les plus anciens où il se rencontre : Hésiode, Théognis, Pythagore. Celui-ci serait le premier à lui avoir donné un fondement philosophique. Viennent ensuite les auteurs chez lesquels on observe un traitement philosophique du sujet, notamment Xénophon, Platon, dont le *Lysis* est la première monographie antique sur la doctrine de l'amitié, Aristote surtout qui fournit en ce domaine de très fécondes observations.

Avec la littérature hellénistique qui offre à son tour une réflexion très approfondie, sous la forme notamment d'un assez grand nombre de traités περί φιλίας aujourd'hui disparus, s'établit un nouveau rapport entre idéal et réalité. Dans la littérature latine, une attention particulière est accordée au *Laelius* de Cicéron, auquel A. FÜRST consacre près de 50 pages (p. 138-182) qui constituent un commentaire tout à fait remarquable du traité et sont, de ce fait, une des parties les plus importantes de l'ouvrage. D'une analyse minutieuse, il conclut à la présence de deux discours *in utramque partem* sur l'amitié et propose en conséquence une construction nouvelle en deux sections de la partie centrale du texte : § 26-32 *ortus amicitiae*, § 33-100 *stabilitas amicitiae*. Dans la suite de son ouvrage, l'auteur s'attache aux aspects non plus philosophiques, mais plutôt littéraires, voire populaires chez différents auteurs de la fin de la période républicaine et des débuts de l'époque impériale romaines, chez lesquels l'amitié devient un thème de philosophie populaire, tels que Sénèque, Épictète, Plutarque, Thémistios. Suit un court essai de synthèse sur certains traits du fonctionnement de l'amitié : les comportements envers les amis, tels que l'indulgence à leur égard, la sauvegarde d'amis dans le besoin, la balance entre la franchise et la flatterie. Le développement se conclut sur la manifestation du thème chez trois auteurs « tardifs » (IV^{e} siècle) : l'empereur Julien, Libanios, Symmaque. En appendice, nous trouvons encore diverses considérations sur l'accord entre amis, la perpétuité de l'amitié, l'égalité comme base de l'amitié, ainsi que les restes d'un traité de Sénèque sur ce thème *Quomodo amicitia continenda sit* et enfin une liste exhaustive des auteurs et textes antiques traitant de l'amitié.

Cette analyse fait apparaître, je le pense, la richesse de cette étude, mais aussi son caractère un peu déconcertant. Le développement est d'une extrême densité, appuyé sur de multiples références données dans des notes très étendues qui occupent une bonne partie, et parfois presque la totalité de la page (par ex. p. 79, 140-141 ; cf. aussi la n. 179, p. 65-66, qui a la valeur d'un véritable *Bericht*). Ce caractère du livre est accentué par une bibliographie d'une exceptionnelle richesse, comportant plus de 500 titres de travaux modernes (537, si mon calcul est exact) et par quatre index, des textes cités, des noms des auteurs antiques, de ceux des

auteurs modernes et des *res notabiles*. On ne peut qu'être confondu par la rigueur et la richesse de l'information de l'auteur, ce qui contribue à faire de son ouvrage la « somme » dont je parlais au début de ce développement.

Peut-être aurais-je mauvaise grâce, dans de telles conditions, à regretter l'absence à peu près totale de toute référence à une manifestation importante de l'amitié, chez les Latins tout au moins, l' « amitié politique ». Mais l'on m'objectera sans doute que cette manière de considérer les choses était étrangère au dessein de l'auteur, puisque celui-ci se place essentiellement à un point de vue conceptuel et spéculatif, n'accordant que peu de place aux aspects purement réels ou matériels du fonctionnement de l'amitié. On peut regretter aussi le plan un peu chaotique de cet exposé si touffu, car on ne saisit pas toujours très bien la démarche de l'auteur; cela donne un caractère un peu flou à un développement qu'une construction plus claire et plus nette aurait aidé à assimiler. Nul doute en tout cas que cet ouvrage, dont on ne saurait trop souligner l'importance, suscitera à son tour bien des études, ne serait-ce que pour aider à sa compréhension et à en vulgariser les conclusions.

J. HELLEGOUARC'H.

« *Mega Nepios* », il destinatario nell'epos didascalico, The Adressee in Didactic Epic, a cura di Alessandro SCHIESARO, Phillip MITSIS, J. STRAUSS CLAY (Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici 31) : Pisa, Giardini, 1994, 262 pages.

Dix articles, sept en anglais, trois en italien constituent ce recueil très réussi où avec une pénétrante finesse sont successivement étudiées les relations qu'Hésiode (p. 23-35), Parménide (p. 35-51), Empédocle (51-99), Aratos (p. 99-111), Lucrèce (p. 11-129), Virgile dans les *Géorgiques* (p. 129-149), Horace dans l'*Épître II*, 1 et Ovide dans les *Tristes* II (p. 149-185), Horace dans l'*Art Poétique* (p. 185-231), Manilius dans les *Astronomiques* (p. 243-282) ont nouées avec les destinataires désignés de leurs œuvres.

La brillante préface de David KONSTAN (p. 11-23) présente avec un humour tout britannique les structures constantes du rapport qui s'établit entre le maître et son disciple par le poème didactique, jeu littéraire non pas à deux, mais à quatre en fait, « le poète-enseignant, l'autorité qui est derrière l'enseignant et garantit la valeur des leçons, la personne du dédicataire et l'audience plus vaste qui regarde par-dessus l'épaule du dédicataire » (p. 12). Tout en résumant les analyses que contient le recueil, D. KONSTAN met en lumière les variantes subtiles à l'intérieur de chaque œuvre où le poète qui se réfère à la Muse, à une divinité ou à un maître spirituel, mène son enseignement pour un interlocuteur désigné en même temps qu'il s'adresse à un public parfois bien différent du dédicataire, et face à ce double public l'auteur peut se dédoubler comme Parménide en celui qui sait et celui qui apprend. L'auteur de la préface tire une conclusion personnelle sur le plaisir plutôt gênant d'être le dédicataire d'une leçon qui vous fait vous retrouver dans la situation humiliante du « nepios » entouré d'un public plus averti, mieux à même d'apprécier la leçon poétique. Il s'amuse aussi à rappeler ces cas parodiques où le maître peut s'adresser en fait à plus connaisseurs que lui comme Ovide dans l'*Ars Amatoria*.

Ce recueil, harmonieux dans sa tonalité, offre des articles qui sont tous du plus haut niveau dans l'analyse renouvelée de textes majeurs dans la poésie didactique de l'Antiquité gréco-latine. Jenny STRAUSS CLAY pour Hésiode, Mauro TULLI pour Parménide, Dirk OBBINK pour Empédocle, Peter BING pour Aratos, Phillip MITSIS pour Lucrèce, Alessandro SCHIESARO pour Virgile, Alessandro BARCHIESI et David

ARMSTRONG pour Horace, John MILLER et Alessandro BARCHIESI pour Ovide, Matt NEUBURG pour Manilius ont chacun apporté une contribution notable à une écoute plus attentive de la leçon donnée en poésie. L'examen minutieux de la stratégie que mène en hexamètres dactyliques le poète psychagogue pour entraîner le public de son côté, en jouant sur la connivence dans un sentiment de supériorité ou de proximité par rapport au dédicataire, décèle à l'intérieur du schéma qui lie les « quatre » partenaires bien des nuances : divers sont les modes de persuasion : il y a la polysémie telle qu'Aratos l'a travaillée en relation avec les publics différents que les *Phénomènes* devaient trouver, et Lucrèce pratique la « thérapie coercitive » ; variés sont les aspects de la fonction parfois non univoque du destinataire : ainsi Mécène est à la fois destinataire des instructions proprement « géorgiques » en tant que « georgos » compagnon du narrateur, et « destinataire du complexe réseau de messages non géorgiques qui animent le texte, symbole et représentant du public non nécessairement « agricole » à qui le poème s'adresse » (p. 147). De bout en bout de l'ouvrage les développements sont soutenus par une solide bibliographie, quelquefois récapitulée en fin d'article (on souhaiterait certes que celle-ci fût moins presque exclusivement anglo-américaine). Une information de pointe permet par exemple à David ARMSTRONG de proposer une lecture nouvelle de l'*Art Poétique* d'Horace, interprétation grâce à laquelle la référence à Philodème de Gadara s'impose en effaçant l'hypothèse d'une inspiration empruntée à Néoptolème. C'est en se fondant sur le traité de Philodème « La libre parole » et sur la thérapeutique épicurienne qu'Horace aurait conçu ses leçons sur la poésie à l'intention des jeunes Pisons, adolescents à l'âge de toutes les tentations y compris poétiques. Pour David ARMSTRONG la cohérence de l'*Art Poétique* est nette : « Rien d'autre qu'un enseignement à la manière de Philodème : le poème est le résultat de dix mille petits choix semblables, chacun approprié pour un unique effet d'ensemble : cette sorte d'habileté alexandrine ardue dans l'emploi et l'arrangement des mots et des effets est « réellement » l'essence de la poésie, peu important que le poème soit un hymne ou une satire ; toute « pensée » en poésie est uniquement le produit de sa forme verbale définie, et la théorie stoïcienne ou toute autre du « contenu que l'on peut paraphraser » est quand il s'agit de poésie une mauvaise plaisanterie ; voilà qui peut expliquer l'étonnante manière qu'a eue Horace de fondre d'en haut depuis la *poièsis* d'un point de vue très large sur les plus petits éléments du *poièma* tandis qu'il explique la poésie. À qui d'autre adresserait-il ce discours dans l'espoir d'être compris comme un théoricien épicurien (même éclectique) sinon à la famille qui avait payé pour les conférences de Philodème et possédait encore la bibliothèque de Philodème ? » (p. 229-230).

Érudit et plaisant, l'ouvrage sur les destinataires de l'épopée didactique devrait avoir une « réception » des meilleures et devenir un « classique » sur le « genre didactique ».

Antoinette NOVARA.

Le concept de nature à Rome. La physique. Actes du séminaire de philosophie romaine..., édités par C. LÉVY, Études de Littérature Ancienne, tome 6, Presses de l'École Normale Supérieure : Paris, 1996, 270 pages (avec *Indices*).

Ce fascicule regroupe les contributions à un séminaire de l'Ens, qui a enrichi considérablement l'espace de recherche consacré à la philosophie romaine. Le centre épistémologique choisi, le concept de *natura*, est borné volontairement à la phy-

sique — à la fois la « cosmologie » et l'épistémologie de la *natura-phusis*, écartelée, dans le débat des écoles, entre le critère « sensoriel » et le critère « rationnel ». L'encadrement théorique des « écoles » apparaît ici et là (dans l'Introduction de C. LÉVY et dans son excellent apport à l'étude des doxographies cicéroniennes, en relation avec les collections de *Placita antiques*), mais cet aspect est un peu minoré. Notamment pour les divers visages de l' « école » épicurienne. Ainsi pour *Nature, mythe et poésie* de J. FABRE-SERRIS, p. 23 s. : peut-on, même dans une excellente étude thématique, négliger l'éclairage scientifique, tous les travaux italiens sur la Poétique et le Mythique dans le milieu épicurien (GIUFFRIDA, BIGNONE, TESCARI, etc.) ? D'autant que le thème du *locus amoenus* trahit la convergence d'un naturalisme hellénistique et d'une poétique « épicuréisante ». La même remarque vaudra, avec des nuances, pour les dernières contributions, consacrées aux *Foedera naturae chez Lucrèce* (G. DROZ-VINCENT, p. 191 s.), à la *Natura gubernans, Lucr.* V, 77, d'A. GIGANDET (p. 213 s.). Même la rigoureuse synthèse de J. TURPIN sur *Nature et Cosmologie dans les livres V et VI du 'De rerum natura'* (p. 227-247) se révèle légère en bibliographie ; les références philosophiques pour les *Lettres* physiques d'Épicure sont discutables. D'une manière générale, le recueil ne pouvait se référer aux 'Atti del Congresso Internazionale' de Naples, *Epicureismo Greco e Romano*, publiés en 1996 (avec la bibliographie du vol. III) ; les grands titres sont antérieurs ; or l'index des Auteurs Modernes (p. 265 s.) confesse lui-même cette lacune. L'article de D. DELATTRE (*Aperçu sur l'Épicurisme de Philodème de Gadara*, p. 85 s.) établit mieux la liaison entre la philologie « ancienne » et les découvertes de l'Institut des Papyri, pour le *'De Musica'*. Les progrès de la recherche sur le *'Peri phuseôs'*, notamment les contributions de G. LEONE, enrichissent considérablement l'espace philosophique de la *natura phusis*. Un peu déçu par l'encadrement bibliographique de l'épicurisme, le lecteur n'en sera que plus convaincu par les analyses consacrées à l'apport du platonisme et du stoïcisme.

Le *'De natura deorum'*, I et II, a retenu l'attention, sans doute parce que la « nature des dieux » s'y révèle inséparable d'une science de la nature. Cl. AUVRAY-ASSAYAS a analysé la « physiologie » de Velleius (*Les constructions doxographiques du 'De natura deorum'*, p. 67 s.) en les replaçant dans « les principes de la théologie épicurienne » et surtout dans le cadre des polémiques postplatoniciennes et postaristotéliciennes (p. 69 s.) ; le *Timée* est bien interrogé, ainsi que le *'Peri Phuseôs'* de Philodème (note 2, p. 71) ; l'exposé de Velleius étant à la fois historique et synchronique, une confrontation avec la théologie du groupe de Philodème apporterait à la fois une confirmation et des nuances idéologiques. On ne peut que louer le vaste exposé de B. BESNIER, *La nature dans le livre II du 'De natura deorum' de Cicéron*, p. 127 s., pour sa rigueur philosophique, sa richesse, un peu touffue il est vrai ; la structure du livre est très bien analysée, et la veine posidonienne mise en lumière (p. 130-136) ; l'exégèse de la « quatrième partie » fait apparaître, avec la lacune de la « théodicée », dans le cadre de l'anthropocentrisme providentiel, l'importance de l'histoire de la civilisation, qui abolit la classique antinomie *ars/natura*, au nom du monisme de la *natura* et de la *ratio* (qui intègre l'intelligence mécanicienne) ; cf. *De Off.* II, 1 sq. et les exégèses sénéquiennes dans les lettres LXXXVIII sq. Nous avons encore noté la précision nuancée de la contribution sur *La nature et les prodiges...* (p. 43 s.) : le prodige, « contre-nature » (ou surnature ?) se trouve réintégré dans la causalité naturelle ; mais ne cesse-t-il pas, dans les cas proposés (p. 59 s.) d'être un prodige ? Au-delà des problèmes épistémologiques de la divination, c'est tout le problème de la légitimité, de l'existence même de la physique, terrestre ou céleste, qui se trouve posé (voir la problématique critique parallèle dans Sénèque, *NQ* II, et Pline, NH II). F. R. CHAUMARTIN, dans

La nature dans les 'Questions naturelles' de Sénèque, p. 177-190, a fort bien rappelé l'encyclopédie physique perdue du philosophe et mis en lumière, à côté de l'héritage « stoïcien » et de sa formulation panlogique et moniste (*NQ* II, 45 et Ben. IV, 7), « l'intégration de vues platoniciennes ».

Avec quelques réserves sur la bibliographie épicurienne, cette contribution collective marque un net progrès de la démarche entreprise sur la philosophie romaine et sa spécificité : on apprécie, à partir des grandes recherches sémantiques (PELLICER), les résultats féconds de la critique axée sur la 'Quellenforschung'.

Jean-Marie ANDRÉ.

G. MORETTI, *Acutum dicendi genus*, Testi e manuali per l'insegnamento universitario del latino n. 42 : Bologne, Pàtron editore, 1995, 214 pages.

Le refus de la rhétorique constitue-t-il la forme la plus sophistiquée de la rhétorique ? Cette question, plus actuelle que jamais à notre époque où les recherches littéraires adoptent souvent la forme d'énoncés évoquant les « sciences dures », est au centre de l'ouvrage que G. MORETTI a consacré à un aspect peu étudié du stoïcisme, son attitude à l'égard de la rhétorique. Ce livre concerne aussi bien les spécialistes de la philosophie du Portique que tous ceux qui s'intéressent à la littérature latine, tant il est vrai que, comme modèle ou comme repoussoir, le style stoïcien a fortement marqué la plupart des écrivains Romains. La démarche de l'auteur est à la fois historique et philologique. Comme historienne de la rhétorique elle analyse les origines de la doctrine stoïcienne dans ce domaine (le laconisme, la figure de Socrate), son évolution (notamment l'adoucissement par Panétius de la rigueur formelle des premiers scholarques et le rejet par les Stoïciens romains d'arguties trop éloignées de leurs préoccupations morales), enfin la manière dont cette théorie a été perçue par les auteurs tardifs, comme Martianus Capella. L'étude des différentes figures de la forme stoïcienne est minutieuse, qu'il s'agisse de la brièveté, des néologismes, des *obscura acumina*, des *sententiae*, ou des paradoxes. G. MORETTI ne se contente pas de répertorier les concepts, elle s'intéresse aux métaphores par lesquels ceux-ci ont été illustrés ou suggérés. Tout particulièrement intéressants sont les développements concernant le geste comme langage, la métaphore zénonienne bien connue de la main et du poing étant intégrée à une réflexion d'ensemble sur la « gestualité didascalique ». Car l'un des paradoxes de cette philosophie qui eut le *logos* pour maître-mot est d'avoir rêvé, au moins occasionnellement, de pouvoir se passer de la parole, comme le montre la phrase de Sénèque : *quid sentiam ostendere quam loqui mallem* (*Ep.*, 75, 2, citée p. 69).

Voici, pêle-mêle, quelques suggestions et réserves qui nous ont été inspirées par la lecture de ce livre, d'un intérêt certain. Il eût fallu, à notre sens, insister un peu plus sur le fait que les Stoïciens reprennent à leur manière le projet platonicien du *Phèdre* et tenter de comprendre comment les rhétoriques stoïcienne et néoacadémicienne, fort justement mises en opposition, dérivent d'une source au moins partiellement commune. De même, le statut de la rhétorique à l'intérieur du système stoïcien aurait pu être approfondi : le sage seul est le véritable rhéteur, tout comme il est le seul véritable devin. Mais, alors que les Stoïciens ont défendu la divination des devins ordinaires, ils ont fustigé la rhétorique des rhéteurs. Pourquoi ce déséquilibre ? P. 46 et 60, la brièveté s'ajoute-t-elle aux autres vertus du style ou les annule-t-elle ? P. 77-78, la singularité rhétorique de Diogène de Babylone, à laquelle G. MORETTI ne semble pas croire beaucoup, devient plus vraisemblable quand on prend en compte l'originalité dont il sut faire preuve sur différents

points, et notamment dans le domaine de l'éthique. P. 105, Antiochus n'était pas un éclectique néoacadémicien, mais l'adversaire de la Nouvelle Académie. On regrettera enfin un nombre important d'erreurs typographiques, notamment dans la transcription des noms français : p. 17, à propos de *La langue latine...*, le numéro correct est 161 ; p. 18 : le nom de notre collègue helléniste est « Le Boulluec » ; p. 20 : il faut lire « fondements » ; p. 29 : il faut corriger « Ricoer » en « Ricœur » ; p. 68 : il faut lire « cicerone » ; p. 70 : « Christ », et non « Christe », etc.

Carlos LÉVY.

Stavros A. FRANGOULIDIS, *Handlung und Nebenhandlung. Theater, Metatheater und Gattungsbewußtsein in der römischen Komödie* (coll. *Drama. Beiträge zum antiken Drama und seiner Rezeption*. Beiheft 6) : Stuttgart, 1997, 191 pages. I. S. B. N. 3-476-45184-4.

Contrairement à ce que laisse attendre son titre, cet ouvrage est écrit en anglais. L'essentiel est composé de trois chapitres, consacrés successivement à la *Mostellaria*, au *Phormion* et au *Mercator*, en outre, un appendice traite de « la Nouvelle Comédie dans *Le conte d'Amour et Psyché* d'Apulée ».

L'auteur explique tout d'abord ce qu'il entend par « métathéâtre » — et qui est en somme fort proche du procédé dit du « théâtre dans le théâtre » ; il annonce son intention de montrer que, dans les pièces qu'il a retenues comme exemples, l'action principale se double d'une intrigue secondaire qui est, selon les cas, « factuelle » ou « fictive ». La première sorte reproduit l'*argumentum* central et se développe parallèlement à celui-ci ; la seconde déforme l'intrigue et procède exclusivement de l'imagination de tel ou tel personnage : c'est le Tranion de la *Mostellaria* commentant pour Théopropidès une fresque qui n'existe pas. Au total, donc, et de quelque façon qu'on veuille l'envisager et le formuler, il y a dans maintes *palliatae*, sinon dans toutes, des saynettes plus ou moins étroitement liées à l'ensemble ; c'est l'évidence. Quant au reste, la démonstration de l'auteur nous paraît à certains égards fragile. Pour nous, nous ne croyons pas, par exemple, que Plaute propose une synthèse harmonieuse entre mœurs grecques (*pergraecari*) et *mos maiorum* (cf. p. 23 et 75) : c'est oublier qu'au dénouement de la *Mostellaria* le dernier mot reste au *senex* Théopropidès : la morale — la morale romaine — est sauve, ainsi qu'il arrive ordinairement dans la *Palliata* ; faut-il dire alors (p. 37-38) que la sortie de scène du personnage (au v. 528) équivaut à une descente aux enfers, laquelle signifie la conversion du *senex* qui, d'hostile au *pergraecari*, en devient un zélateur ? Nous ne suivons guère non plus l'auteur, quand il avance que le conte du fantôme, né de la fantaisie de Tranion, doit être lu comme une transposition de l'intrigue principale ; il n'est pas malaisé de vérifier que cette invention, plus simplement, reproduit les croyances populaires relatives aux *laruae* et que tout y est présenté pour inspirer à Théopropidès une terreur extrême (puisqu'il y a eu accumulation de sacrilèges : le dénommé Diapontius 1° a été assassiné, 2° était un hôte, et, 3°, son cadavre n'a pas reçu de sépulture). Ce spectre serait, selon l'auteur, celui de la victime d'un meurtre dont le coupable serait identifiable à Théopropidès lui-même, dont l'arrivée inopinée « tue » Philolachès et ses compagnons ou compagnes de débauche. S'agissant de Térence, nous avouons être un peu perplexe, lorsque l'on nous dit (p. 79, puis 93) que les termes par lesquels Phormion convie Géta à un dîner symbolisent la création poétique et la représentation théâtrale : il y aurait là du « métathéâtre », puisque, par une manière d'interversion des rôles, c'est le parasite qui invite à sa table, certes ; mais Phormion est-il un parasite ? Si l'auteur soutient,

avec raison (p. 90 sq.), que le personnage tient le rôle du *seruus callidus*, il nous paraît qu'il est avant tout un sycophante.

En tout cela, il y a comme un excès de finesse. On l'y constate aussi dans l'interprétation de la lettre même des textes évoqués : si Tranion se dit *doctus* (v. 411), ce n'est pas au sens que l'auteur, se fondant sur le *Oxford Latin Dictionary*, croit pouvoir donner à cet adjectif; si *doctus* est synonyme de *poeta*, ce n'est apparemment que chez Catulle, Ovide et Horace (*O. L. D. s. v. doctus*, 3). Quant au *actum* de *Ph.* 419, il s'agit naturellement de l'expression *agere causam*; on voit mal le rapport avec *actus* au sens de « représentation » (cf. p. 97-98). De même, l'emploi par Phormion du verbe *lacesso* et par Térence lui-même dans deux de ses prologues (*Eun.* 16 et *Ph.* 13) et le fait que ce sont là les trois seules occurrences de ce terme dans les six comédies constituent-ils un argument suffisant pour établir que le litige qui oppose Phormion à Chrémès est la transposition de la polémique qui confronta Térence et Luscius Lanuvinus ?

Cette étude, comme d'autres qui s'intéressent à la *Palliata*, nous propose une exégèse qui n'est pas dépourvue d'artifice. Qui, des spectateurs romains, eût été assez étranger au spectacle pour percevoir cette spirale de subtilités imbriquées et pour n'être retenu dans la *cauea* que par des explications de texte, plus proches d'un jeu de l'esprit que d'un *ludus*. Ce n'est pas faire insulte au talent de Plaute et de Térence que d'affirmer que leurs pièces proposèrent d'autres subtilités — moins formelles, sans doute, mais combien plus importantes pour l'histoire de la pensée romaine.

F. CALLIER.

Siri WALT, *Der Historiker C. Licinius Macer. Einleitung, Fragmente, Kommentar* (Beiträge zur Altertumskunde Band 103), Teubner : Stuttgart-Leipzig, 1997, 367 pages + 2 planches.

Cet ouvrage reproduit la dissertation présentée par Siri WALT à la Faculté de Philosophie et d'Histoire de l'Université de Berne durant l'hiver 1996/1997. Il est tout entier consacré à l'annaliste du I^er^ siècle Licinius Macer, dont il nous reste à peine une trentaine de fragments.

L'introduction occupe plus de la moitié du volume. La première section présente l'homme politique que fut Licinius Macer : *uis monetalis*, tribun de la plèbe, préteur, *repetundarum reus*. La deuxième partie aborde « Macer l'historiographe ». Pour ce faire, l'auteur de la dissertation replace d'abord Licinius Macer dans l'annalistique romaine. Son historique des différents travaux parus dans ce domaine de 1300 à nos jours peut sans doute paraître un peu long car la compilation à laquelle se livre S. WALT est très éloignée de Macer; cet inventaire a toutefois le mérite de présenter un état très complet de la question. La partie suivante est consacrée aux sources de l'annaliste : les *libri lintei*, attestés au moins à quatre reprises (la cinquième attestation est plus douteuse), et la chronique de Cn. Gellius. Vient ensuite un développement sur les citateurs de l'historiographe : a) Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, qui sont les *testimonia* les plus importants; b) les citateurs de seconde main; c) l'*O. G. R.*; d) Pline, le tout suivi d'un petit excursus sur la Quellenforschung. Quelques pages ont pour sujet la forme et la langue : plan, étendue et titre de l'ouvrage; forme annalistique; style. L'introduction s'achève sur l'attitude de Licinius Macer face aux mythes et sur la *laus* que l'historiographe a faite de sa propre famille.

Les fragments proprement dits sont au nombre de vingt-neuf — y compris les fragments non historiographiques —, contre vingt-sept chez PETER, *H. R. R.*, I^2^

(la différence tient au fait que S. WALT a retenu, à juste titre, les fragments transmis par l'*O. G. R.*). Nous disposons de fragments du livre I et du début du livre II, qui ont pour objet l' « archéologie » de Rome (légende des jumeaux fondateurs, Saturnales, calendrier de la Rome primitive, rois de Rome...); les autres passages, tirés du livre XVI ou parvenus sans mention de livre, traitent des événements plus récents; les débuts de la République semblent y avoir occupé une place de choix. L'ordre des fragments adopté, qui se justifie par un souci de rigueur, est quelque peu déroutant par rapport à celui de PETER, dans la mesure où tous les passages parvenus sans référence du livre auquel ils appartiennent, sont rejetés dans des *Incertae sedis reliquiae* au lieu d'être présentés dans l'ordre chronologique des événements.

Le texte — présenté sans traduction — est accompagné d'un apparat critique positif, établi à partir d'un certain nombre d'éditions de référence. Il s'écarte à onze reprises de celui de PETER. Lorsqu'elle choisit un texte différent de celui des *H. R. R.*, S. WALT apporte toujours des arguments sérieux; on pourra, à notre avis, lui reprocher d'avoir systématiquement écarté les leçons des manuscrits au frg. 19 (= 15 PETER). Quant au fragment 16 a, il aurait sans doute mérité d'être relégué dans le commentaire puisqu'il n'est pas attribué nommément à Licinius Macer par Denys d'Halicarnasse.

Le commentaire obéit à un plan immuable : pour chaque fragment S. WALT donne le contexte, la bibliographie, éventuellement les références des textes parallèles, puis elle fait les remarques qui lui semblent s'imposer. L'ouvrage de l'universitaire helvétique comporte également six appendices (par exemple sur la mort de Romulus ou l'histoire de Maelius). Il se termine par une bibliographie très riche et érudite, qui montre que l'auteur domine bien les différents sujets abordés par l'annaliste. Un tableau de concordance et un index sont situés tout à la fin du volume.

Le travail réalisé est fort utile, d'abord parce que Licinius Macer n'avait jamais fait l'objet d'une étude aussi approfondie, ensuite, et surtout, parce que l'auteur a essayé de rectifier une idée souvent répandue selon laquelle, à force de projeter le présent dans le passé, l'historiographe se serait livré à une falsification tendancieuse des événements antérieurs. Selon S. WALT, le seul point sur lequel on peut lui reprocher d'avoir eu l'esprit de propagande concernerait sa famille et ses ancêtres : Licinius Macer aurait davantage été préoccupé par le prestige des siens que par des positions idéologiques ou partisanes.

Au total donc un ouvrage qui permet d'éclairer d'un jour nouveau un historiographe de l'annalistique récente mal connu et méconnu.

Martine CHASSIGNET.

D. R. SHACKLETON BAILEY, *Onomasticon to Cicero's Speeches*: Stuttgart et Leipzig, Teubner, 2e éd., 1992, XI-140 pages; *Onomasticon to Cicero's Letters*: Stuttgart et Leipzig, Teubner, 1995, XI-161 pages; *Onomasticon to Cicero's Treatises*: Stuttgart et Leipzig, Teubner, 1996, X-142 pages.

Avec ces trois volumes voici bien plus qu'un *onomasticon* qui nous est proposé, s'il faut entendre par ce terme une simple liste alphabétique des noms propres figurant dans un ouvrage. En effet pour chaque genre littéraire (traités philosophiques, correspondance, discours) nous est proposé un classement précis; sont distingués noms de personne et noms de lieux. Une liste des tribus et une liste des lois figurent dans chacun de ces volumes. L'exigence de précision est parfois poussée très loin : dans le volume concernant les traités philosophiques, Italiens et Romains se trouvent distingués des étrangers et les philosophes font l'objet d'une rubrique

particulière. Une autre regroupe les divinités et les héros dans chaque volume. Enfin, chaque personnage se trouve désigné précisément avec sa carrière et ses origines familiales; la référence aux articles de la *Realencyclopädie* de Pauly-Wissowa, et parfois à des travaux particuliers, complète heureusement ces indications. Certes, figurent aussi dans ces ouvrages les conjectures et les choix propres faits par l'éditeur de la *Correspondance*. Mais cet ensemble de données contribue à réaliser un instrument de travail des plus utiles à tout lecteur de l'œuvre cicéronienne et indispensable à tout chercheur qui s'intéresse à cette période. Il reste à souhaiter que les œuvres rhétoriques fassent bientôt, elles aussi, l'objet d'un ouvrage semblable.

Michèle DUCOS.

Emmanuele NARDUCCI, *Cicerone e l'eloquenza romana. Retorica e progetto culturale*, Quadrante 86 : Bari, Laterza, 1997, 186 pages

Comme l'indiquent le sous-titre de ce livre, « rhétorique et projet culturel » et le court résumé d'accompagnement, l'idée majeure de ce travail est de réfléchir sur le rôle de l'intellectuel dans la transmission des valeurs. Sa visée est plus précisément éthico-politique. Elle est d'autant plus déterminante ici que, comme le souligne E. NARDUCCI, Cicéron fut confronté à la violence, aux ambitions personnelles et aux conflits civiques les plus graves, à un moment où la République arrive à son terme. E. NARDUCCI présente sa réflexion dans l'ordre chronologique de la rédaction et de la parution d'œuvres cicéroniennes fondamentales en la matière. Il organise ainsi son analyse notamment autour des trois ouvrages suivants qui constituent les axes majeurs de l'exposé : 1) Le *Pro Archia* (p. 3-18); 2) Le *De oratore* (p. 19-76); 3) Le *Brutus* (p. 97-155). Deux autres chapitres sont consacrés, l'un aux « arcanes » de l'orateur (p. 77-96), l'autre, à la différence qui sépare le discours prononcé de celui qui est remanié pour la publication, voire du discours qui, purement fictif, n'a pas subi l'épreuve d'un public (p. 157-173).

E. NARDUCCI est ainsi attentif à l'évolution culturelle, politique et sociologique de Cicéron, façonné par les expériences personnelles d'une vie, par les changements sociologiques et par les épreuves politiques. Il insiste ainsi sur la quête d'un idéal oratoire dont la définition est d'autant moins simple que le contexte historique, éthique et politique est alors en modification constante. Le problème de la réception de la parole est à ce titre aussi déterminant que celui de son statut. Culture et nature font en la matière l'objet d'un profond débat dont le *Pro Archia* porte les premières traces sensibles. La question rebondit plus forte et plus aiguë dans le *De oratore* et dans le *Brutus*. Est posé plus exactement le problème du dosage à respecter en vue, conjointement, de canaliser l'émotion sans la rejeter, et de conférer à la parole une force persuasive sans céder à la seule rhétorique des effets, capables de démagogie. *Ethos* et *pathos*, connaissances techniques et pathétique, voire sublime appris et maîtrisés sont autant de points forts pour l'orateur, qui, mal utilisés, deviennent autant de perversions et de dangers. Très discuté et argumenté est ainsi le choix à faire entre un art naturel, facile, voire populaire et une compétence culturelle ressortissant à une spécialisation plus ou moins complexe. Ce débat est central dans le *De oratore* qui confronte les positions de Crassus et d'Antoine : le premier défend le savoir, mémoire gardée et *pietas* observée à l'égard des modèles exemplaires du passé; le second plaide pour les dons naturels et le talent quasi instinctif, si ce n'est que l'observation et la pratique renforcent la compétence. Mieux encore : le *De Oratore* vise à montrer que chacune des catégories de la rhétorique ne sont pas utilisées avec le même poids par les orateurs, si bien que leur

mise en œuvre est propre à différencier les caractères. Ainsi Antoine dont la qualité de l'argumentaire est forte privilégie l'*inuentio*. Inversement Crassus est plus sensible à l'*elocutio* et l'*ornatus*. Le premier est caractérisé par une pragmatique virtuose, le second par l'affirmation d'un style et par la maîtrise de la matière autant que des idées. Aussi diffère entre les deux contradicteurs le dosage entre l'art et l'artiste.

Le cœur de l'argumentation porte ainsi sur le mode de mise en œuvre de l'émotion et du *pathos*, capables notamment d'une parole manipulatoire. Une réflexion intéressante est ainsi engagée sur l'éloquence épidictique. Elle s'appuie sur les témoignages du *Pro Archia* et du *De oratore*. L'idée est que pour éviter toute perversion la parole oratoire doit être en conformité avec les valeurs exemplaires de la Cité, de sorte qu'elle est Mémoire conservée d'un savoir culturel hérité des Anciens, parole de description d'une identité sans cesse évoquée et retrouvée, rythme amplificateur de l'éloge. Cette dimension pédagogique, exemplaire et nationale n'est pas réservée à la prose rhétorique. Elle concerne aussi une poésie d'ordre épidictique, capable d'apologie, conférant aux idées comme au poète l'immortalité autant qu'une sacralité. La gloire poétique, ainsi issue du *labor* et de la *uirtus*, est plus durable que toute épitaphe ou tout monument voués au temps destructeur.

Intéressantes sont encore les réflexions consacrées, à divers endroits du livre, au dialogue et à ses composants stylistiques. La comparaison avec le dialogue platonicien est d'autant plus riche de leçons que l'analyse débouche sur une réflexion métatextuelle. Elle aboutit notamment à poser le problème de la vérité de la parole oratoire. Trop travaillée, elle devient objet mimétique; trop « naturelle », elle contribue à une persuasion dont l'effet ne saurait être durable; trop artificielle, elle devient apte au mensonge et à la manipulation. On lira en outre avec intérêt le lien qui peut unir l'éloquence épidictique et la polémique : trop personnelle et personnalisée, la parole est capable de blesser le récepteur autant que de déprécier l'émetteur. En revanche contribue à éviter ce résultat l'attention portée dans un dialogue à l'homogénéité sociale des partenaires, à l'interrogation maïeutique, à l'auto-ironie, à la technique de la *disputatio in utramque partem*, toutes choses qui ne sont possibles qu'au prix d'une maîtrise de la parole et ainsi d'un acquis parfait de l'art oratoire.

Au total l'éloquence exemplaire est celle qui respecte un savant dosage entre le discours individuel et la technique acquise d'une *doxa* culturelle. C'est à cette condition que peuvent s'exercer une promotion civique et un droit à la parole qui conduisent à une persuasion forte en même temps que naturelle, sans qu'il y ait jamais manipulation. Car l'éloquence doit rester le lieu de l'*humanitas* plus encore que de la philosophie.

J. DANGEL.

Présence de Salluste, Actes du colloque organisé par le Centre de Recherches A. Piganiol, Université de Tours, recueil édité par R. POIGNAULT, *Caesarodunum*, Supplément n° 30 *bis*, 1997, 233 pages.

Cet ouvrage recueille les quatorze communications qui furent prononcées lors du colloque sur Salluste qui s'est tenu à l'Université François Rabelais de Tours les 23 et 24 février 1996. Comme le souligne la présentation de R. POIGNAULT, ces travaux, répartis en trois sections (Salluste dans son œuvre, Salluste dans l'Antiquité, Salluste chez les modernes), tendent à déterminer non seulement la façon dont Salluste intervient dans ses œuvres pour exposer ses conceptions politiques

et philosophiques, mais encore — et surtout — l'influence que ses écrits ont pu avoir sur ses successeurs plus ou moins éloignés dans le temps.

La première section s'ouvre sur une réflexion d'E. EVRARD, qui, en relevant les différentes occurrences de la première personne et en les classant selon leur utilisation, s'attache à repérer le statut qu'entend occuper le narrateur dans son récit; il en conclut que « Salluste montre son désir de s'engager, de prendre sur lui sa manière d'organiser le récit, d'assumer sa responsabilité dans les choix critiques qu'il est amené à faire ainsi que dans ses jugements sur les acteurs de l'histoire » (p. 24). Mais l'empreinte de l'auteur dans ses ouvrages ne saurait se réduire à de tels éléments formels. Aussi, N. MATHIEU examine la façon dont Salluste brosse les portraits des nobles pour en dégager l'idéologie de l'historien : en s'appuyant sur le relevé des termes *nobilis* et *nobilitas* dans les deux monographies, il dessine l'hostilité d'un homme à l'égard d'une noblesse qui revendique la gloire sans posséder la *uirtus*, et face à laquelle se dresse Marius qui, dans son discours, se pose en tenant des valeurs originelles de la *nobilitas* (p. 34). Pourtant, le jugement nuancé de Salluste à l'égard de l'*imperator* laisse apparaître la faillite de la notion de *uirtus* dans l'action politique. C'est à une semblable conclusion pessimiste qu'aboutit B. MINEO à l'issue de son étude sur la *Philosophie de l'histoire chez Salluste et Tite-Live*. Malgré les ressemblances entre les deux historiens, qui insistent sur la nécessité de la *concordia* et sur l'idée que le cours de l'histoire dépend d'êtres d'exception, les notions de *uirtus* et de *fortuna* ne recouvrent pas les mêmes réalités : à la différence de Tite-Live, Salluste ne croit plus à la valeur de l'action. On regrettera à ce propos la rapidité de l'analyse de B. MINEO dans cet article qui accorde plus de place à Tite-Live qu'à Salluste. C'est le même reproche que l'on peut porter sur l'ensemble de cette première section : les auteurs ne font qu'y rappeler des éléments souvent traités dans les études sallustiennes, sans chercher à montrer dans quelle mesure la personnalité de l'historien engage la compréhension des faits.

La deuxième section présente un ton et des objectifs bien différents. À propos du compte rendu de la conjuration de Catilina, M. L. FREYBURGER-GALLAND, après avoir déterminé les sources dont pouvait disposer Dion Cassius, confronte les récits de ce dernier et de Salluste pour en repérer les similitudes et mettre en relief les différences : la chronologie diffère parfois (p. 71), et Dion, à la différence de Salluste, insiste sur les prodiges et les présages. Aussi, loin de s'en tenir à une *imitatio* servile, Dion pratique plutôt la *contaminatio*, car il ne cherche pas à replacer la conjuration dans la perspective de la crise politique que connut la fin de la République. D. HECTARIDIS et R. POIGNAULT s'attachent, quant à eux, à préciser le regard porté sur Salluste respectivement par Quintilien et Fronton. Tandis que l'auteur de l'*Institution Oratoire* fait à de nombreuses reprises référence à Salluste et en relève les particularités stylistiques comme la *breuitas*, il est manifeste que la forme sallustienne a exercé une forte influence sur le style de Fronton. Tous deux voient avant tout en Salluste un « maître de style » (p. 110), et ne s'attachent guère à l'originalité de sa démarche d'historien. Enfin, l'article d'A.-M. TAISNE, s'il souligne les emprunts d'Augustin à Salluste dans la *Cité de Dieu* (I-V), concernant notamment la perversion des mœurs entraînée par le désir de domination, montre comment les arguments sallustiens sont mis au service de la cause chrétienne : la décadence de Rome ne saurait être attribuée au christianisme.

Faisant la transition entre Anciens et Modernes, J. HELLEGOUARC'H au seuil de la troisième section, montre comment les thèmes du discours de Marius contre la noblesse s'inscrivent dans un débat récurrent sur le conflit de l'individu face à une collectivité valorisant ceux qui sortent de ses rangs, débat que l'on retrouve chez La Bruyère, Corneille, Molière, Beaumarchais... et qui n'est pas passé de mode

à notre époque, comme le suggèrent les polémiques autour de l'ENA (p. 132). Mais c'est surtout la figure de Catilina qui s'est maintenue dans les temps modernes. E. FLAMARION indique que, préconisant l'étude de Salluste dans leur enseignement, les Jésuites, notamment dans le *Catilina* du Père Geoffroy en 1745, ont utilisé le conjuré pour se défendre des accusations de déloyauté. Peignant le conjuré, Crébillon (E. AUBRION) renchérit sur sa soif de pouvoir tyrannique, alors que Voltaire (R. CHEVALLIER), s'il s'attache à la peinture de la Rome dépravée, privilégie le rôle de Cicéron; on ne peut véritablement parler d'influence de Salluste, mais plutôt d'une utilisation de Salluste comme une source parmi d'autres. La contribution de Salluste se réduit même à fournir des événements et des personnages dans le roman de B. Brecht, *Les affaires de Monsieur Jules César* (J. CHOMARAT), où le récit, truffé d'anachronismes, développe des théories marxistes, ainsi que dans le roman d'Y. Guéna, *Catilina, ou la gloire dérobée*, qui, s'il se révèle fidèle aux réalités romaines, invente certaines données et s'efforce, selon une idéologie gaulliste, de voir dans cette tentative révolutionnaire un combat inabouti contre les tares d'un régime dominé par les partis (P.-M. MARTIN). Cette section se clôt même par une réflexion de M. COSTANTINI sur l'art antique, où Salluste, envisagé seulement comme le propriétaire de luxueux jardins, ne tient plus qu'une place accessoire d'exemple.

L'ensemble de ce recueil s'intéresse donc moins à l'historien et au penseur politique que fut Salluste, qu'à certains thèmes présents dans ses monographies. Il en résulte que, malgré nombre de comparaisons et références fort pertinentes et pleines d'intérêt, de ces communications se dégage une présence de Salluste manquant d'épaisseur : se contentant de voir en Salluste un styliste ou de faire des emprunts ponctuels, ses successeurs ont retiré ses analyses de tout contexte, si bien qu'a été négligée la profondeur de sa pensée sur les crises politiques.

Fabrice EMPLI.

Graziana BRESCIA, *La 'Scalata' del Ligure, Saggio di commento a Sallustio, Bellum Iugurthinum 92-94* SCRINIA 11 : Bari, Edipuglia, 1997, 163 pages.

Dans cette étude sur la seconde monographie de Salluste, l'auteur a choisi de concentrer son attention sur un passage bien particulier de la *Guerre de Jugurtha*, où il est question d'une péripétie lors d'un siège établi par Marius devant un fortin numide, siège qui ne semble pas devoir trouver une issue favorable : un soldat ligure, qui s'était écarté du camp pour ramasser des escargots, découvre alors un moyen d'escalader la montagne à l'insu des assiégés, et c'est grâce à ce chemin offert par le hasard que les Romains pourront s'emparer de la place forte.

S'attacher à ce passage n'est pas original, puisque la plupart des commentateurs de Salluste se sont interrogés sur l'intérêt de ce passage : l'escalade est rapportée avec une précision dans les détails plutôt rare chez Salluste, bien qu'elle ne constitue qu'une opération militaire de médiocre importance dans le cours de la guerre. On y voit traditionnellement un jugement très critique envers Marius, étant donné que l'épisode est encadré par deux formules qui insistent sur l'importance qu'a tenue le hasard (*forte*) dans cette entreprise en opposition avec le *consilium* déficient et la *temeritas* de l'*imperator* (92, 6 et 94, 6).

G. BRESCIA ne néglige pas cette problématique, mais, après avoir rappelé l'état de la question, elle propose une lecture suivie et commente avant tout l'art narratif de l'historien. Salluste suit, en effet, un schéma narratif classique dans les récits de siège, articulé selon des *topoi*, dont nombre d'exemples peuvent être relevés dans l'œuvre de Tite-Live et dont on peut trouver le modèle dans les *strategemata*

de Frontin : une description en termes assez précis du lieu insiste sur la difficulté de l'entreprise ; des notations psychologiques peignent l'angoisse du chef incapable de prendre une décision efficace ; une nouvelle impulsion est donnée au récit avec l'apparition d'un personnage anonyme, en l'occurrence *quidam Ligus*, qui va apporter de l'aide au chef ; viennent enfin l'attaque et la conquête du fort. Cependant, Salluste fait preuve d'une certaine originalité, car le rôle assumé par le Ligure dépasse de loin le statut d'auxiliaire : c'est lui-même qui conçoit le plan d'attaque, et l'*imperator* s'efface pour laisser le simple soldat s'arroger les fonctions de *dux*, si bien que le Ligure se présente comme un véritable double de Marius (p. 32).

Le commentaire de G. BRESCIA, tout en tenant compte des nombreux travaux parus sur ce passage, s'appuie sur une analyse très précise du texte même, qui s'attache notamment aux termes utilisés par Salluste. Elle relève ainsi *edocere, audaciam addere*, qui, appliqués au Ligure, tendent à assimiler ce dernier au modèle héroïque du chef. Cette excellente étude lexicale nous semble cependant limitée par l'importance excessive accordée à des éléments accessoires. Ainsi, est-il nécessaire d'insister sur le fait que, dans l'esprit romain, les Ligures sont traditionnellement considérés comme des hommes rudes et sachant faire preuve de ruse, puisque Caton les tient pour *omnes fallaces* (p. 73) ? L'origine ligure du protagoniste tend plutôt à renforcer l'idée d'anonymat, et conduit le lecteur moins à s'attacher à la personne même du soldat qu'à considérer le poids de ce passage dans la peinture du personnage sur lequel Salluste a concentré son regard dans les chapitres précédents, à savoir Marius.

Car quelques nuances doivent être apportées au jugement de G. BRESCIA quant au comportement de Marius dans cette affaire : le général s'efface moins qu'il n'utilise le soldat ; la phrase *omnisque Liguri parere iubet et ei negotio proxumum diem constituit* (93, 7) suggère que le commandement des opérations reste le fait de Marius. Si Salluste souligne que c'est le Ligure qui prend les initiatives et mène les opérations, c'est moins pour conférer à ce dernier un statut de chef, puisque, comme le remarque G. BRESCIA à juste titre (p. 113), dès qu'il a atteint la forteresse avec les soldats romains, il disparaît définitivement du devant de la scène, que pour dénoncer l'attitude d'un Marius qui s'attribue le succès d'une entreprise pendant laquelle il n'a pas su trouver la bonne décision et s'en est remis à la chance. Malgré sa rigueur et sa précision, il manque certainement à cette étude une conclusion, dans laquelle l'auteur aurait pu replacer dans l'économie du récit cet épisode en montrant comment l'art narratif de l'historien y participe à la dénonciation de la pernicieuse *ambitio* de Marius.

Fabrice EMPLI.

Thomas BAIER, *Werk und Wirkung Varros im Spiegel seiner Zeitgenossen — Von Cicero bis Ovid* (= *Hermes Einzelschriften* LXXIII) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1997, 208 pages.

On lira avec profit l'étude très dense de Th. BAIER sur « Le rayonnement de Varron d'après le témoignage de ses contemporains (de Cicéron à Ovide) ». En l'occurrence il s'agissait pour le philologue d'outre-Rhin — disciple du Professeur Eckard LEFEVRE — d'analyser l'impact de l'œuvre varronienne sur l'évolution de la pensée romaine à la fin de la République et au début de l'Empire. Car le Réatin passait à juste titre pour un des principaux érudits de son temps, doué d'une curiosité d'esprit universelle, et qui n'entendait négliger aucune branche du savoir humain. Véritable médiateur de la science grecque, Varron s'est efforcé de diffuser auprès

de ses compatriotes éclairés l'héritage intellectuel et spirituel de l'hellénisme dans des domaines aussi divers que la philosophie, la religion, la critique littéraire ou l'agronomie.

Et de fait — note l'auteur — l'histoire de la réception de Varron chez les grands écrivains de son siècle commence avec Cicéron. En particulier dans les dernières lettres de sa *Correspondance* l'Arpinate se rapprocherait sensiblement de la position philosophique du Réatin — qui privilégie, comme on sait, la contemplation par rapport à l'action. Mais c'est au niveau de la théologie que l'influence de Varron sur son ami se révélerait la plus significative : son plaidoyer en faveur de l'existence du divin dans le monde, sa distinction des trois sources (naturelle, mythique et civile) permettant de le connaître et d'agir sur lui pour le bien de l'État auraient trouvé de nombreux échos dans les traités cicéroniens *Sur la nature des dieux* et *Sur la divination*.

La confrontation de Tite-Live avec l'œuvre d'antiquaire du Réatin se situerait sur un plan résolument idéologique. Si les écrits de Varron sur l'histoire du théâtre à Rome depuis les premières atellanes ont suscité l'intérêt de l'historien latin (cf. VII, 2), c'est parce qu'il y aurait vu un essai de reconstitution de la vie culturelle et sociale de l'Urbs primitive — dont l'excellence servirait de contrepoids au spectacle de la décadence contemporaine.

Quant à la rencontre des poètes de l'époque augustéenne avec les idées de Varron, elle répondrait à des préoccupations d'ordre purement littéraire. C'est ainsi qu'Horace aurait puisé dans les ouvrages philologiques du Réatin la fameuse opposition *utilitas / delectatio* — fondement même de l'esthétique classique.

De même — rappelle l'universitaire allemand — les *Géorgiques* de Virgile (notamment les livres III et IV) s'inspirent à l'évidence des *Res Rusticae* de Varron. Car aussi bien le poème didactique que le manuel d'économie rurale s'attachent à présenter, chacun dans son genre, la campagne comme le refuge des vertus traditionnelles des Romains : frugalité, chasteté, piété.

Quant à la dette d'Ovide envers Varron, tout dénoterait son caractère extrêmement limité. En effet ce sont des informations ponctuelles ou techniques afférentes à la religion romaine que le poète des *Fastes* aurait empruntées au « plus savant des Romains ». Pour ce qui concerne son credo personnel en revanche, jamais le chantre des temps modernes — *ego me nunc natum / gratulor* (*Ars*, 3, 121-122) — n'aurait été séduit par le romantisme volontiers passéiste du Réatin. À la vérité, c'est oublier un peu vite la conversion — certes tardive — de Varron au « progressisme » tel qu'il s'exprime, par exemple, dans une page du *De lingua Latina* (VIII, 31) opportunément redécouverte par Antoinette NOVARA (du reste absente de la bibliographie : cf. *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République...*, t. I, Paris, 1982, p. 196) et qui célèbre les bienfaits de la civilisation.

Mais la réserve majeure qu'il convient de faire sur le livre de Thomas BAIER tient à sa nature même : synthèse plutôt que thèse. S'il est vrai en effet que l'auteur a souligné — à partir des travaux les plus récents — l'action morale de Varron comme philosophe, théologien, grammairien et agronome sur les penseurs de la Rome tardo-républicaine, il est vrai aussi qu'il a méconnu ce qui constitue l'unité de son propos créateur : la recherche obstinée, systématique, des causes premières.

Yves LEHMANN.

Lorenzo NOSARTI, *Studi sulle* Georgiche *di Virgilio* : Padoue, Libreria Editrice Il Libraccio-Zielo Editore, 1996, 329 pages.

Lorenzo NOSARTI offre dans ce beau livre une lecture littéraire autant que poétique (au sens étymologique du terme) des *Géorgiques* de Virgile. Sa réussite est d'autant plus remarquable que la méthode choisie pouvait cantonner le travail dans une réflexion purement linguistique et structuraliste. Les critères de recherche retenus, essentiellement modernes, sont en effet les suivants : ils ressortissent 1) à la sémiotique, et notamment aux travaux de GREIMAS ; 2) à l'intertextualité, telle que l'étudient G. GENETTE et M. RIFFATERRE à partir des notions d'hypertexte et de palimpseste ; 3) à la poétique, à la rhétorique et à la grammaire du texte, de visées structuraliste, fonctionnelle et pragmatique, en particulier de J. KRISTEVA et T. A. van DIJK. Ces analyses, qui visent à distinguer l'énoncé (texte produit) de l'énonciation (production auctoriale), opposent à une compréhension « de surface », premier degré du texte, l'écriture artistique, résultat d'une mise en œuvre unique et voulue. La lecture du premier, de nature simplement heuristique, requiert la compétence linguistique ; celle de la seconde, de nature herméneutique, suppose une compétence littéraire. De la signification, on passe ainsi à la « signifiance », dialectique interprétative. Plus précisément il n'existe de littérature, au sens fort du terme, qu'au second degré, dans la mesure où un texte littéraire donné est voué à entrer en relation avec un ensemble de textes antérieurs. Aussi l'auteur et le lecteur doivent-ils partager un savoir culturel commun sans lequel ne saurait se faire la reconnaissance du fait littéraire et plus encore se dévoiler la signification profonde, — symbolique — d'un texte donné. Se trouve ainsi posé le problème de la réception des *Géorgiques* par un lecteur antique et moderne, d'autant que la poétique virgilienne est ici d'une densité extrême.

Afin d'en cerner la richesse essentielle, Lorenzo NOSARTI recherche, par une quête savante autant que fine, cette double compétence linguistique et littéraire que suppose une telle méthode. Il y parvient d'une manière exemplaire, parce qu'il dépasse très vite les dogmes des écoles modernistes, pour les mettre au service du texte virgilien, sans jamais oublier les critères antiques. L'ampleur de la bibliographie consacrée à Virgile le prouve, moins encore dans les pages finales du livre que dans les notes. Celles-ci offrent en effet d'excellents états des questions autant que de nombreuses mises au point critiques, si bien qu'elles constituent un livre dans le livre. Les notions modernes d'hypertexte, de palimpseste, voire d'autotexte (reprise d'un auteur par lui-même), appliquées aux concepts classiques d'*imitatio*, *contaminatio* et *aemulatio* antiques, aboutissent de ce fait à un véritable renouvellement des techniques de réflexion. Alors que l'on sait combien les auteurs latins pratiquent très tôt les sources multiples, la *Quellenforschung* est ici dépassée au profit d'un dialogue intertextuel (ou interdiscours entre plusieurs auteurs ou à l'intérieur d'un même auteur), créateur d'un nouveau texte et d'un nouveau sens, d'autant que le mélange des auteurs est celui même des genres et de leur horizon d'attente. Virgile puise ainsi, en intertextualité externe, conjointement 1) chez Homère, qui est perçu, selon le mode alexandrin, comme un philosophe de la nature et selon le modèle éducatif autant qu'encyclopédique d'un savoir collectif transmis ; 2) chez Hésiode donné comme l'idéal archaïque d'une société primitive, capable de réconcilier paysans et citadins ; 3) chez les Alexandrins dans une *poikilia* complexe, mêlant Callimaque et Apollonios de Rhodes. Il y adjoint le modèle héroïco-didactique de Lucrèce dont l'écriture est elle-même nourrie d'Ennius, de Thucydide, des *Histoires* de Salluste. Aussi lui emprunte-t-il la grandeur d'une pensée en prédication qui inclut Empédocle et Parménide. On ne saurait exclure Caton et Varron. Aussi la fonction et la finalité profondes de la poésie virgilienne apparaissent-elles comme

celles non d'un traité technique, mais d'un *uates* de la vérité qui a foi en un discours universel. Mieux encore : le mythe et l'histoire se confondent à l'intérieur de l'œuvre, comme le montre l'alliance d'Homère, d'Hésiode, de Lucrèce et de Salluste, si bien que la dimension de la réflexion virgilienne est éthico-sociale. Mécène et Octave font partie de cette poésie qui prend ainsi des dimensions politiques.

À vrai dire, ces grandes idées que j'extrais d'une introduction et d'une conclusion copieuses ainsi que de l'argumentaire des différentes parties du livre ne constituent qu'une trame possible de l'ouvrage. Une autre lecture ressort des analyses particulières des quatre principaux chapitres consacrés respectivement à 1) la peste de Norique (p. 33-85) ; 2) la société des abeilles et le vieillard de Coricos (p. 87-129) ; 3) l'histoire d'Aristée et d'Orphée (p. 131-208) ; 4) le problème des *laudes Galli* (p. 209-238). Lorenzo NOSARTI insiste plus particulièrement ici sur une réflexion universelle qui confond dans une même méditation animaux et hommes, concernés par la même souffrance, qu'elle ait pour origine l'absurdité d'une nature amorale ou la folie humaine qu'illustrent, en arrière-plan, les guerres civiles. Aussi temps linéaire de l'histoire et temps circulaire de la Nature se rejoignent-ils dans un même mal existentiel, au-delà de tout raisonnement scientifique de fondement lucrétien. La contre-épreuve en est l'image de la société des abeilles, symbole par excellence d'une collectivité réussie, ou dans celle, de caractère non moins exceptionnel, du vieillard de Coricos, qui dans l'isolement se livre à l'*otium* contemplatif. Les valeurs communes qui réunissent ces deux modèles sont celles de *pax* et *labor-fructus*. Les deux épisodes d'Aristée et d'Orphée et du médiateur prophétique Protée, conduisent à approfondir encore ce message. Aristée héros pratique, énergique, même s'il est impulsif, évolue dans le monde des abeilles qu'il élève. Bien qu'homicide coupable, — responsable de la mort d'Eurydice —, il est pardonné : aidé par sa mère et instruit par Protée, il a su faire preuve d'une docilité aux rites, d'une flexibilité de l'esprit pratique et d'une obéissance soumise aux règles qui, véritable *labor* de la décodification, lui ont permis de répondre positivement aux contraintes qui lui ont été imposées. Pour ce faire, il est passé par Protée, symbole du langage métamorphique d'un prophète *uates* autant que d'un orateur de la persuasion, qui représente la poésie faite d'*utilitas* et de *delectatio*. En revanche Orphée, victime d'un malheur immérité, connaît l'échec d'une manière apparemment paradoxale. La raison en est qu'il dépasse les limites de la condition humaine par sa descente aux enfers autant que par son amour exclusif pour une nymphe. Les causes en sont plurielles : par-delà les méfaits de la passion, régie par Eros, sa catabase se fait sans guide et sans initiation, si bien qu'elle défie la piété ; son chant humain, fait pour la nature, est utilisé à des fins magiques pour un autre monde, celui de l'Hadès qu'il parvient à enchanter : lui qui anime l'inanimé a ainsi voulu étendre son pouvoir jusqu'à défier par *hybris* les règles du *fatum*, qui exclut la résurrection par un homme, fût-il poète-*uates*, d'une vie tranchée par le Destin. De retour sur terre, seul, il continue dans la perversion des lois naturelles et établies : il fait chanter à l'instrument d'Apollon (*caua testitudo*) un thrène au lieu d'un chant cosmogonique ou du péan apollinien pour lesquels il est destiné. Aussi, les qualificatifs de *incautus* et *immemor*, qui concernent l'échec d'Orphée dans son anabase avec Eurydice, sont-ils à entendre comme la sanction d'un double péché respectivement contre la nature et contre l'éthique. Ces adjectifs ne sont pas sans rappeller la faute de Thésée, chantée dans les mêmes termes par Catulle, c. 64.

C'est ainsi le statut même de la poésie qui est posé avec ces trois figures mythiques de Protée, Aristée (invention de Virgile) et Orphée. La poésie incantatoire qui enchaîne par la seule intensité de l'émotion est à rejeter. L'acte poétique porteur d'un message culturel doit dépasser l'émotion et le sensible, quitte à être à l'image d'un Dionysos entre nature et culture. Ce problème de poétique est d'autant

plus important qu'il intervient après la tourmente des guerres civiles, dans une société de la faute. Aussi n'est-il peut-être pas indifférent qu'Aristée dont la docilité flexible, la ritualité obéissante et la sagesse pratique lui valent le pardon, soit purifié par l'oubli, symbolisé par l'image du pavot du Léthé (*Laethea papauera*) ? En revanche, Orphée, héros qui se fait lui-même et par lui seul, ne peut effacer ses fautes religieuses par la seule sympathie d'une humaine souffrance partagée dans le malheur : car la liberté n'est pas dans la rébellion individualiste, mais dans l'intériorisation d'une conscience collective « selon la nature et la loi ». Comme le souligne précisément Lorenzo NOSARTI, Zeus *dikè* n'est-il pas orphique ?

Il reste toutefois cette double image finale de la voix d'Orphée qui continue à chanter bien que privée d'un corps matériel, de sorte que l'*Ars* poétique ne saurait être contaminée par la mort. Ce chant infini n'est-il pas conjointement celui de Virgile, tant il est vrai que le dernier vers des *Géorgiques* est l'écho parfait du premier vers des *Bucoliques*, avec toutefois cette variante de l'autotextualité : au *recubans* des *Bucoliques* est substitué *cecini* dans les *Géorgiques*. À la paix et au repos protégé par l'ombre du grand hêtre arcadien est ainsi substituée la voix poétique qui continue à se faire effectivement entendre.

Reste le problème de l'épisode d'Orphée destiné ou non à remplacer les *laudes Galli* après le suicide de l'ami politiquement rejeté. La difficulté des deux témoignages de Servius est discutée dans un minutieux état bibliographique et historique de la question. Si la *damnatio memoriae* est possible, Lorenzo NOSARTI s'en tient à une prudente réserve. Néanmoins il en profite pour discuter les dates de la rédaction possible des *Géorgiques* en fonction des indications historiques identifiables. Il en conclut que les deux premiers livres pourraient avoir été rédigés antérieurement aux deux derniers, si bien que les divergences dans les témoignages de Servius trouveraient là une justification.

Il est impossible de rendre compte de la totalité de ce livre tant la pensée y est nuancée et les discussions riches. On comprendra seulement que cette richesse même soit propre à intéresser aussi bien les littéraires que les stylisticiens, les comparatistes et les historiens des idées, les spécialistes de rhétorique et de poétique. Ce livre est à ce titre un bel essai littéraire.

J. DANGEL.

Hans-Christian GÜNTHER, *Überlegungen zur Entstehung von Vergils Aeneis*, Hypomnemata (Untersuchungen zur Antike und zu ihrem Nachleben 113 : Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1996, 95 pages et 2 index.

Cet ouvrage traite d'un problème majeur de la critique virgilienne, celui des étapes de la composition de l'*Énéide* et de son inachèvement; l'auteur reprend en fait, malgré quelques divergences, les thèses de Thomas BERRES (cf. notre compte rendu dans la *R. É. L.*, LXI, 1983, p. 383), qui ont renouvelé totalement la question à partir d'une étude minutieuse, entre autres, des 58 vers incomplets. Sur ces traces, l'auteur entreprend de démontrer que les vides laissés par Virgile, loin de se laisser expliquer par un manque provisoire d'inspiration comme on l'a cru longtemps sur la foi des notices antiques, apportent au contraire la preuve du travail patient et minutieux du poète. Partant d'analyses textuelles autour d'un vers incomplet dans quelques livres de l'*Énéide*, M. GÜNTHER distingue d'abord des indices de remaniements successifs dont le vers tronqué fournit une preuve matérielle. Il s'applique ensuite à établir une chronologie approximative de la composition des 12 livres sur le critère du nombre des passages ainsi « remaniés »; car il est clair

que plus ceux-ci sont nombreux dans tel livre, plus il y a chance que la première mise en chantier du livre soit ancienne. Suivent deux listes où les vers incomplets sont répartis en deux catégories : A) Celle des vers-indices d'adjonctions ultérieures ; B) Celle des vers-indices (moins nombreux) d'une simple esquisse lacunaire.

La chronologie des livres rouvre alors la polémique bien connue sur l'antériorité d'une des moitiés du poème par rapport à l'autre. Pour l'auteur, Virgile a commencé par la première mais on ne saurait parler, bien sûr, d'une rédaction continue livre après livre puisque les remaniements supposent des retours en arrière pour harmoniser les parties et pallier les risques d'incohérences du récit. La question du « plan en prose » antérieur à la mise en œuvre poétique ne se pose plus guère dans ces perspectives : ce plan a été mal compris par les biographes anciens ; il faut aussi rejeter l'idée d'une composition « par saut » (*prout liberet quidque*) selon l'humeur du moment. Virgile eut toujours le souci d'intégrer au nouveau contexte des passages isolés et ces parties qui s'achèvent par un vers incomplet ne sont autres en réalité que les fameuses *tibicines* dont ont parlé Donat-Suétone. En conséquence le texte du poème que nous lisons d'après la Vulgate du I^er^ siècle est le résultat d'une double entreprise : celle de Virgile qui s'est efforcé d'éliminer avant sa mort les incohérences choquantes dans les diverses soudures de son texte ; celle de Varius qui a édité l'*Énéide* dans un esprit louable de respect et de conservatisme.

Cette étude exige du lecteur une attention très soutenue et un examen critique et méthodique de chaque cas examiné ; sans entrer dans le détail des explications, ce qui n'est pas possible ici, plusieurs remarques s'imposent : il s'agit là d'une reconstruction ambitieuse d'un texte en état d'élaboration, une reconstruction fondée essentiellement sur des arrangements habiles, des découpages, des transferts de groupes de vers qui prennent appui sur des hypothèses certes plausibles mais incontrôlables. La chasse systématique aux incohérences internes, aux petites imperfections ou surprises de l'énoncé ne risque-t-elle pas de nous donner du poète l'image d'un artisan plus laborieux que soucieux d'effets imprévus et puissamment expressifs ? Serait-ce faire tort à Virgile que de lui refuser au titre de poète savant le droit à l'inspiration spontanée ? En suivant cette méthode on se prend à redouter le pire, si chaque fois que nous achoppons sur une hardiesse d'expression partout ailleurs qu'à l'endroit des vers incomplets il y a lieu de suspecter une lacune, une soudure mal faite, un état provisoire de la rédaction. Pauvre *Énéide* en vérité que ce poème rapiécé que nous prenions pour un chef-d'œuvre ?

La méthode de M. GÜNTHER me paraît donc à la fois sérieuse et contestable dans son principe car ses résultats demeurent fragiles dans la mesure où il pêche çà et là dans les *Vitae* en retenant telle notice, en rejetant telle autre ; car dans ce genre de recherches, tout dépend de la confiance qu'on accorde aux témoignages antiques. On peut n'en tenir aucun compte ou les accepter en bloc ; il est plus délicat de distinguer le vrai du faux et d'éviter l'arbitraire dans les choix opérés.

Personne ne met en doute aujourd'hui que l'*Énéide* n'ait pas reçu la dernière main mais l'existence des vers incomplets a soulevé d'autres hypothèses plus simples qui, me semble-t-il méritent toujours d'être prises en compte ; une étude systématique des enjambements dont ils sont issus pourrait notamment, comme l'a bien vu K. BÜCHNER contribuer à éclaircir les intentions du poète.

Ce livre, dont les mérites scientifiques sont indéniables, rendra surtout service à ceux qui auront la patience d'étudier point par point « à la loupe » les suggestions de son auteur, de se faire une opinion sur la vraisemblance des opérations proposées et, en définitive, sur l'espérance de pouvoir un jour débrouiller l'écheveau de

cette *Entstehung* toujours mystérieuse dont dépend pour beaucoup l'authenticité du texte que nous lisons.

Roger LESUEUR.

ALFONSO TRAINA : Virgilio. *L'utopia e la storia. Il libro XII dell'Eneide e antologia delle opere* (Collana di autori greci e latini diretta da Scaevola Mariotti) : Loescher Editore, 1997, 206 pages avec index.

Cet ouvrage présente une anthologie virgilienne thématique sous la forme d'un Commentaire d'extraits sélectionnés dans les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*. Comment Virgile passe-t-il alternativement de l'utopie politique au réalisme historique au cours de sa carrière poétique ? L'auteur, dans une courte Préface, montre d'abord le rêve bucolique, teinté d'épicurisme, d'un bonheur individuel, puis la nécessité (nouvelle) du travail pour parvenir à l'*aetas aurea* et enfin le recours à la guerre pour assurer la *Pax Augusta*. Tentatives plus ou moins décevantes ou coûteuses qui se concluent par une victoire sans joie sur l'adversité au livre 12 de l'*Énéide*. L'essentiel est bien montré mais la thèse de l'auteur (qui n'est d'ailleurs pas tout à fait originale et figure plutôt comme une synthèse des nombreux autres travaux sur ce thème) aurait peut-être mérité d'être un peu plus développée.

Ce livre appelle l'attention du lecteur sur deux points principaux : le choix des textes d'abord et la nature du commentaire. Toute sélection étant nécessairement arbitraire, il serait trop facile de reprocher à l'auteur des lacunes : dans les *Bucoliques* il a eu raison de s'en tenir aux pièces d' « actualité » 1, 4 et 9. Le livre 3 des *Géorgiques* a été négligé, sans doute parce qu'il traite essentiellement de l'élevage des troupeaux. Pour ce qui est de l'*Énéide*, en revanche, on regrette qu'il ne soit fait aucune place aux livres V, VII, VIII et IX comme si ces livres n'avaient rien à nous apprendre sur les rapports de l'utopie et de l'histoire ! Il semble au contraire que chaque livre qui s'inscrit dans une longue chaîne d'événements dépendants les uns des autres pour parvenir finalement au triomphe d'Énée, apporte un éclairage nouveau sur ces rapports. D'autre part, l'auteur n'a pas équilibré le contenu de cette anthologie. Le livre XII de l'*Énéide* se taille la meilleure part puisqu'il est reproduit *in extenso* et divisé en sections. Cela tient à l'existence d'un projet initial visant au seul commentaire de ce livre. Il semble que, par la suite, une anthologie thématique a été conçue pour anticiper et éclairer par avance la portée idéologique de ce livre terminal.

On comprend mieux alors l'économie de l'ouvrage : il était évidemment impossible d'envisager un commentaire trop étendu de chacun des autres livres en y joignant ceux des *Bucoliques* et ceux des *Géorgiques*. L'auteur se trouvait en plus accablé par une bibliographie prolifique qui eût, comme il le reconnaît lui-même, rendu très pesante la consultation de ses notes. Aussi son commentaire est-il restreint, sans référence aux autres travaux qu'il présente à part.

Cette bibliographie ne pouvait pas, bien sûr, être exhaustive; elle fait malheureusement l'objet de jugements sommaires sur les ouvrages cités et ne tient aucun compte des articles de Revues souvent très éclairants sur les problèmes dont on traite ici.

Un Index de caractère linguistique et grammatical renvoie aux pages du Commentaire. Le texte latin n'est pas traduit à la suite comme on pouvait s'y attendre; les passages méritant un éclaircissement figurent en italien dans les notes.

Le projet d'un Commentaire thématique me paraît en soi intéressant; il pourrait avantageusement s'étendre à d'autres aspects de l'art virgilien le plus souvent noyés ou fondus en quelque sorte dans les Commentaires généraux consacrés à

tel ou tel livre séparé, sans compter qu'une Anthologie bien conçue rend souvent plus aisée et plus agréable la lecture d'œuvres complexes, très riches et très longues. C'est évidemment le cas pour l'*Énéide*.

Roger LESUEUR.

Pierre GALLAIS, Joël THOMAS, *L'arbre et la forêt dans l'*Énéide *et l'*Eneas, *de la psyché antique à la psyché médiévale*, Honoré, Champion, 1996, 126 pages.

Pour revoir son arbre, Fabrice risque la prison. C'est un épisode de *La Chartreuse* qui est très parlant. Il rappelle la fascination que peuvent exercer sur les humains ces arbres dont la richesse rayonne autant ou plus que leurs rameaux. Elle appartient à la nature, mais plus encore à l'imaginaire.

À partir de deux œuvres faites pour être rapprochées, l'*Énéide* et sa descendance médiévale, l'*Eneas*, Joël THOMAS et Pierre GALLAIS ont mené une étude comparée de la symbolique de l'arbre et de la forêt dans le poème antique et les mentalités du XII[e] siècle.

En fait, si les choses sont claires pour l'épopée latine, l'établissement du *corpus* médiéval dans un premier temps est un peu flou. Sans doute pour élargir l'assise de l'enquête, et donner aux résultats une valeur plus historique, la recherche a porté sur une somme d'ouvrages voisins qui conduisent aux mêmes conclusions. Il n'est pas sans intérêt de constater cette concordance, mais le lecteur aimerait connaître plus nettement les œuvres concernées.

La première partie établit minutieusement les faits : décomptes des occurrences, tableaux (très élaborés, en ce qui concerne l'*Énéide*) et déjà ébauches d'analyses, tant il est vrai qu'on ne peut compter sans comprendre. Or les faits sont massivement différents. Pour le détail on se reportera à l'ouvrage. Disons seulement que l'arbre (tout et partie) est quatre ou cinq fois moins présent dans le *corpus* médiaval que dans l'*Énéide*; ce qui est évidemment une situation intéressante pour la comparaison. Pourquoi, demandent les auteurs, l'un voit-il l'arbre, et pas les autres ?

J. THOMAS présente et interprète de façon très dense la richesse de l'arbre chez Virgile. L'auteur a déjà montré ses connaissances et ses dons pour deviner une profondeur là où des lecteurs moins avisés ne la soupçonnaient pas. La présentation est riche d'idées, de notations très suggestives et convaincantes (par exemple : l'arbre et le rocher, l'arbre inversé, de l'arbre au sceptre, arbre et tissage) tant qu'on aimerait parfois en lire davantage... Suit une liste intéressante des essences particulières avec leurs occurrences et leur valeur.

La situation du romaniste est différente, puisqu'il doit interpréter une absence. L'auteur de l'*Eneas* a procédé à une opération de « grand déboisement ». « Il est évident que l'arbre, l'arbre seul, pour lui-même, ne dit rien à notre auteur » (p. 94), même s'il est intéressé par la forêt : ce quasi vide aurait pu embarrasser quelque autre; mais P. GALLAIS propose une thèse brillante et astucieuse : après avoir constaté que ce déboisement correspondait à une grande perte de sens, il met l'accent sur deux passages qui, du coup, sont puissamment mis en relief : l'importance du rameau d'or, en relation avec la démarche initiatique que constitue la catabase, et l'invention du tombeau de Camille, construction fabuleuse, « arbre de pierre » présenté comme le pendant de l'arbre virgilien.

On lira avec intérêt l'argumentation de Pierre GALLAIS, et l'ensemble de ce petit livre très original dont Gilbert DURAND écrit, dans la préface qu'il lui a donnée, que c'est « l'exemple parfait de ce que doit être un comparatisme disciplinaire ».

Philippe HEUZÉ.

Helmut KRASSER, Ernst A. SCHMIDT (Ed.), *Zeitgenosse Horaz. Der Dichter und seine Leser seit zwei Jahrtausenden* : Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1996, 487 pages.

L'ouvrage reunit dix-huit allocutions prononcées en octobre 1993, à Tübingen, lors d'un symposium international organisé pour le bimillénaire de la mort d'Horace. Si toutes les contributions ont en commun l'étude de la lecture de l'œuvre horatienne, depuis l'époque d'Auguste jusqu'à notre temps, il convient de distinguer les deux grandes perspectives qui sous-tendent le recueil. Un petit nombre d'études est consacré à l'examen d'une partie de l'œuvre du poète, pour elle-même. La majorité des articles porte sur la question de sa réception dans la civilisation occidentale, au fil des siècles : de l'influence poétique ou philosophique exercée par Horace jusqu'aux traductions tirées de ses vers, la matière est d'une richesse inépuisable. Au reste, il n'est pas rare de voir les deux perspectives se rejoindre au sein d'un même exposé. À défaut de pouvoir s'attarder quelque peu sur chaque contribution, on en signalera toutefois quelques-unes, à titre d'exemples de la meilleure facture.

Dans *Il sermo oraziano e i generi letterari*, Mario LABATE procède à une analyse minutieuse et convaincante de la spécificité de la satire horatienne. La différence avec Lucilius ne se limite pas au style, elle réside également dans le contenu : Horace attaque des vices dans les personnes et non des personnes dans leurs vices. Pour ce qui est de la postérité horatienne, Benedikt Konrad VOLLMANN s'attache à une époque trop peu étudiée, l'*aetas Horatiana*, aux X^e^ et XI^e^ siècles, entre l'*aetas Vergiliana* et l'*aetas Ovidiana*. L'auteur met en lumière l'importance des emprunts faits au poète latin dans deux ouvrages satiriques, les *Sermones* d'Amarcius (entre 1090 et 1110 et l'*Ecbasis captivi*). C'est également avec le plus grand profit — et avec un plaisir qui rappelle celui offert par la causerie horatienne — que, guidé par G. HEILBRUNN, l'on suit les traces d'Horace en Amérique (*Horace in ultima Hesperia*). À l'époque coloniale et révolutionnaire, le poète a été abondamment imité, il a constitué un trésor de citations et de maximes, notamment pour Jefferson. Le troisième président des États-Unis fit un jour copier et placer près d'une source, dans le parc de sa villa romaine, en Virginie, la moitié des vers de la deuxième épode. L'enquête se poursuit jusqu'à notre époque et recense plusieurs traductions libres de pièces horatiennes. On est en droit de s'étonner devant l'adaptation toute yankee de l'ode I, 11 par Donald HALL, en 1993. L'indifférence prônée à l'égard de l'avenir qui échappe à l'homme donne lieu à ce curieux conseil : « without fretting about the future, which only / sours the Beaujolais. »

On peut enfin souligner qu'une large place est accordée à l'influence d'Horace sur le XVIII^e^ siècle. Dans l'ensemble comme dans les plus menus détails, le recueil présente un très grand intérêt, sa lecture est des plus stimulantes. C'est un bel hommage qui est rendu à « l'ami de l'occident », pour reprendre une expression qui parcourt plusieurs contributions, au poète contemporain, depuis deux mille ans. On regrettera seulement de voir le terme profondément anachronique de « tourisme » employé à propos du voyage à Brindes. En outre, le fructeux exposé de Claude LAURIOL sur la théorie de La Beaumelle, en matière de traduction, n'est pas accompagné d'extraits de sa traduction d'Horace. Claude LAURIOL précise que cela n'entrait pas dans son propos. On ne peut donc que souhaiter avec impatience de lire des passages commentés de cette traduction dans un nouvel article. Nous laisserons la parole à La Beaumelle, précisément, qui, comme beaucoup d'autres, depuis vingt siècles, avait fait d'Horace un précieux ami et un consolateur. Enfermé depuis neuf mois à la Bastille pour l'un de ses ouvrages, La Beaumelle écrivait au lieutenant de police : « daignez prier M. le comte d'Argenson de me laisser promptement

aller dans un coin du Languedoc acheter une petite terre, prendre une femme et traduire Horace. »

Denis MERLE.

Gary B. MILES, *Livy Reconstructing Early Rome* : Ithaca-Londres, Cornell University Press, 1995, in-8°, XI-251 pages.

Globalement envisagée, la recherche sur l'*Ab urbe condita* s'en est longtemps tenue aux perspectives de la « Quellenforschung », puis, dans un passé encore proche, à celles qui se centrent sur l'étude des structures (qu'il s'agisse d'un épisode, d'un livre ou d'un groupe de livres) et des thèmes qui leur servent d'armature. Au-delà de ce qui les sépare dans le principe, les travaux qui se réclamant de ces deux écoles ont en commun de proposer de Tite-Live une image réductrice. Il fallut attendre 1977 pour que T. J. LUCE (*Livy : the Composition of his History*) posât les fondements d'une plus juste appréciation de son œuvre. Dans le dernier chapitre de ce livre il invitait ses successeurs à s'interroger sur ce qui fait l'originalité de celle-ci et à mettre lumière la complexité des préoccupations de Tite-Live, que ce soit dans l'ordre historiographique ou en matière idéologique.

G. MILES s'est engagé résolument dans cette voie. Le livre qu'il nous donne juxtapose une série d'analyses qui projettent sur des passages clés de la première pentade des éclairages complémentaires. Ce choix est au demeurant naturel. Sur le plan historiographique en premier lieu, s'il est vrai que les livres 1-5 constituent (6, 1-2) un tout et que cet ensemble se prête mieux que tout autre à une mise en parallèle avec certaines affirmations de la *Préface*. Sur le plan de l'idéologie ensuite, dans la mesure où leur rédaction remonte à une période où, si les intentions réformatrices d'Octave-Auguste ne faisaient aucun doute, une marge d'incertitude entourait encore leur point d'aboutissement.

Le premier chapitre (*History and Memory in Livy's Narrative*) qui est aussi le plus important découle du principe que l'exégèse d'un texte historique procède tout autant de ses particularités stylistiques que de son contenu. G. MILES l'applique à une douzaine de passages de la première pentade. Ses analyses orientent le lecteur vers des conclusions inattendues, mais qui ont la force de l'évidence. On sait que la préface de l'*Ab urbe condita* met l'accent sur l'utilité pour l'historien des *monumenta*, à la différence des *fabulae* qui ont trait aux temps antérieurs à la fondation de Rome. Mais G. MILES note que, tout en la réduisant à la portion congrue, Tite-Live fait une place dans son récit à la période mythique, et souligne d'autre part qu'à plusieurs reprises, la référence à un *monumentum* pour un événement survenu *post urbem conditam* n'est pas à ses yeux le gage de l'authenticité de la tradition invoquée. Au prix de constatations du même ordre, il établit que cette conclusion s'étend aux passages qui dépendent d'un *satis constat*. En cas de *duplex fama*, la situation n'est pas moins incertaine. Certes la variante qui vient en dernière position est de ce fait donnée comme plus digne de foi que la précédente. Mais même lorsqu'il qualifie de *uolgatior* la version des faits en question, l'historien ne lui confère pas le statut de tradition authentique, puisqu'il ne s'abstient pas d'utiliser le style indirect pour la reproduire.

Bref, lorsqu'il favorise une variante aux dépens d'une autre, tout se passe comme s'il se déterminait « without any decisive basis for judging their relative facticity » (p. 35), et ce parce que toute la période couverte par la première pentade est en fait placée sous le signe de l'incertitude. Mais l'important est sans doute que ce scepticisme a des implications extra-historiographiques. C'est ainsi qu'il se donne

libre cours à l'endroit de traditions relatives à l'origine de la *gens Iulia* sur lesquelles César, puis Octave fondaient leur prédestination à monopoliser le pouvoir à Rome. L'analyse qui est faite de la digression relative aux *spolia opima* (4, 20, 5-11) est significative de ce point de vue, s'il est vrai que, comme G. MILES le croit, ce texte était « devastatingly subversive » (p. 40, mais cf. J. RICH, *Augustus and the spolia opima, Chiron* 26, 1996, 85-127). Car, en même temps qu'il ne met pas en doute le bien-fondé de la constatation, opportunément faite par Auguste, aux termes de laquelle c'est en qualité de consul que Cossus avait consacré ces dépouilles, tout au long de ce passage et ailleurs dans le livre 4, Tite-Live spécifie que celui-ci avait obtenu cet honneur en tant que tribun militaire.

En d'autres termes, ses choix stylistiques et « rhétoriques » établissent qu'à ces yeux, il était impossible de donner à son récit une assise événementielle sur laquelle le doute n'eût pas prise. C'est en référence à son contenu idéologique, c'est-à-dire aux thèmes qui lui donnent son sens que l'œuvre de l'historien doit être jugée. Ils sont autant de variations sur celui de la *pietas*, qui est indissociable de la *memoria*. Ou, si l'on préfère, tout est fait dans l'*Ab urbe condita* pour décourager le lecteur d'y chercher la reconstitution d'un passé voué à n'être qu'un mirage. Pour son auteur, le détail des *res gestae* mérite moins d'intérêt que leur *memoria* ou sorte de mémoire collective nécessairement opaque, mais qui n'en est pas moins le fondement de l'identité romaine. L'histoire de Tite-Live est un conservatoire d'*exempla* à suivre ou éviter. Bref, l'*Ab urbe condita* illustre un type d'histoire adapté à une société ou plutôt à une élite dont le code, sinon le credo, se définit à coup d'*exempla*.

En effet la *Préface* (9) n'affirme pas malgré les apparences que Rome était en proie à un processus de décadence irréversible. La mention de la crise morale qui, à date encore récente (11) l'avait occasionnée est bel et bien indissociable du rappel qui précède des vertus du devoir de mémoire : loin d'être une simple consolation aux malheurs du temps présent, celui-ci rend possible la réforme, individuelle et collective, qui doit permettre de surmonter les effets délétères de l'*auaritia* et de la *luxuria* (2 — *The Cycle of Roman History in Livy's First Pentad*). Or il se trouve que la première pentade illustre l'évolution implicitement dessinée dans la *Préface*. La cupidité n'y exerce un rôle déterminant en vouant Rome à la catastrophe qu'à date tardive, c'est-à-dire dans les années qui vont du siège de Véies à l'invasion gauloise. Camille, l'homme de la *pietas* et des fidélités qui en découlent, renverse le cours des événements, acquérant ainsi la stature de *parens patriae* et de second fondateur de Rome. Il est significatif de ce point de vue qu'au début de son livre 6, Tite-Live déclare passer à l'histoire d'une *renata urbs*. En d'autres termes, la première pentade retrace un cycle (fondation — effondrement imputable à l'*auaritia* — redressement, refondation) qui vaut aussi pour la suite de l'œuvre, puisque, dans un rôle comparable à celui de Camille, Octave-Auguste mettait précisément un terme à une séquence identique. Le thème du nouveau fondateur/refondateur porte au demeurant la marque d'une époque placée sous le signe de personnalités charismatiques.

Dans la conception cyclique qui est celle de l'*Ab urbe condita*, le *conditor* est en vérité moins le pendant du fondateur canonique qu'il ne couronne une série de *conditores* (3 — *Maiores, Conditores and Livy's Perspective on the Past*) : outre Romulus, celle-ci comprend Servius Tullius et, plus généralement, tous les autres rois (sauf le dernier d'entre eux), L. Iunius Brutus et même le décemvir Ap. Claudius, en sa qualité de *legum lator* et de père du droit romain (3, 58, 2). Il est notable que ces personnages ainsi que Camille, mais aussi Auguste, *templorum omnium restitutor ac conditor*, soient mentionnés comme tels dans la première pentade. Pour Tite-Live l'histoire de la première Rome est celle d'une création continuée. Ce thème

doit bien sûr quelque chose à Caton et à Cicéron. Mais son originalité dans l'*Ab urbe condita* tient sans doute à ce qu'il se rattache à une conception de l'histoire qui pose en principe le caractère positif de toute évolution dans l'ordre institutionnel. L'usage qui s'y trouve fait du thème de l'*auctoritas maiorum* corrobore ce point de vue. Cette expression apparaît à treize reprises dans les livres 1-5 où elle figure toujours dans des discours à tonalité partisane. Tout se passe donc comme si, aux yeux de Tite-Live, elle appartenait à la rhétorique du combat politique et des luttes partisanes par rapport à laquelle il entend prendre ses distances.

Dans la version que celui-ci en donne, l'enfance des jumeaux fondateurs, le récit de la fondation et la chronique du premier règne se différencient sur des points importants des états de la vulgate qu'on lit chez Denys et chez Plutarque. Ici encore (4 — *Foundation and Ideology in Livy's Narrative of Romulus and Remus*), les choix de Tite-Live méritent de retenir l'attention. Dans son œuvre en effet, Romulus et son frère apparaissent, jusqu'au moment de leur reconnaissance, comme des êtres totalement coupés de leur famille et voués à la marginalité. C'est à cet isolement et à l'éducation à la dure qui va de pair avec lui qu'ils doivent les qualités qui font d'eux les artisans de leur propre fortune et la préfiguration, *mutatis mutandis*, des *homines noui*. Dans cette partie de son récit Tite-Live prend ses distances par rapport à tout ce qui, étant *fabula* ou *fama*, fait la part belle à la légende. En même temps il note que l'*auitum malum* ou *regni cupido* se manifeste dès l'entrée du futur *conditor* dans un monde qui n'est déjà plus celui de son adolescence et que, dans l'univers « civilisé » qui est celui de son règne, sa politique revêt parfois des aspects tyranniques.

Tout se passe en fait comme si, dans ces discordances ou contradictions apparentes, le récit reflétait les préoccupations de l'historien et de certains de ses contemporains lorsqu'ils s'interrogeaient sur les intentions d'Octave-Auguste, désormais maître incontesté du pouvoir. L'*auctoritas* que celui-ci revendiquait comme son bien propre consacrait ses succès de « self made man » et le confortait dans ses prétentions à se poser en nouveau Romulus. Mais, dans cette perspective, le meurtre de Rémus évoquait fatalement les proscriptions d'un passé récent. Quant au développement d'un urbanisme « galopant » qui allait de pair avec l'avènement du nouveau Romulus, il soulevait par contrecoup le problème du rôle désormais dévolu à l'Italie profonde et à ses mœurs « rustiques » dans le nouveau régime. En d'autres termes, loin de conduire au verdict de contradictions ou d'inconséquences, une lecture attentive de 1, 4-16 conduit à reconnaître dans ces chapitres l'écho de questions que, comme ses contemporains, Tite-Live se posa, non sans s'engager personnellement dans leur discussion.

Nous passerons plus vite sur le dernier chapitre (*The first Roman Marriage and the Theft of the Sabine Women*) qui tourne lui aussi autour de problèmes d'idéologie politique et culturelle. En comparant le témoignage de Tite-Live aux autres versions qui nous sont parvenues de ce rapt, G. MILES met en évidence ce qui en fait à ses yeux l'originalité : une fois encore, ces particularités lui paraissent garder l'écho de débats dans lesquels, par le biais de son œuvre, Tite-Live n'hésite pas à prendre position. L'auteur nous permettra de remarquer que ce chapitre n'est pas tout à fait de la même eau que les précédents, dans la mesure où les rapprochements suggérés n'ont pas toujours, jusqu'en matière chronologique, la rigueur de ceux sur lesquels son argumentation se fondait jusque là.

À cette réserve près *Livy Reconstructing Early Rome* est un grand livre. La première pentade est généralement tenue pour la partie de l'*Ab urbe condita* où l'art de la construction va trop souvent de pair avec les faiblesses ou les négligences de l'information. Grâce à G. MILES nous savons maintenant que cette approche ne

va pas à l'essentiel. Après le lecture qu'il propose des livres en question, il est clair qu'ils obéissent à des principes historiographiques et à des préoccupations idéologiques auxquels ils doivent une cohérence que, jusqu'ici, on leur déniait. Le recenseur souscrit pour sa part à l'idée que leur originalité tient au fait que, en des passages clés, ils portent la marque d'un moment où un écrivain qui n'avait pas accès au cercle de ses conseillers était en droit de s'interroger sur l'usage que le nouveau maître de Rome allait faire de sa toute-puissance. Ce type d'approche entraînait une redéfinition du métier d'historien. Contrairement à ce que l'on a parfois écrit, Tite-Live ne pouvait être avide de certitudes qu'il croyait impossibles. Il avait pleine conscience des obstacles qui condamnaient à l'échec tout projet d'histoire « événementielle » des *initia* et du Moyen Âge romains. Ajoutons que certains silences ou certains doublets deviennent moins surprenants dans cette perspective. Aussi nous paraît-il souhaitable que l'auteur aborde sur ces bases l'étude des livres 6-10.

Jean-Claude RICHARD.

Nicolas HOLZBERG, *Ovid. Dichter und Werk* : Munich, C. H. Beck, 1997, 220 pages.

Nicolas HOLZBERG a écrit ce livre pour combler une lacune : l'absence jusque-là d'une présentation générale, en langue allemande, d'Ovide et de son œuvre. Outre les spécialistes, il vise un public qui n'est pas ou qui n'est plus familier avec l'Antiquité, d'où le choix, par exemple, de citer les textes seulement en traduction. Pour chaque œuvre d'Ovide, l'auteur propose une datation et discute des problèmes d'authenticité (c'est ainsi qu'il écarte la *Consolatio ad Liuiam*, l'élégie intitulée *Nux* et les *Halieutica*, émet de sérieux doutes à propos de la *Médée* et admet toutes les *Héroïdes*). Les différents poèmes d'Ovide sont présentés de façon thématique, soit livre après livre, soit par regroupement de textes en raison de leur orientation commune. L'auteur donne des clefs d'interprétation générale, cite et commente des passages particuliers. Il en résulte une présentation claire et suggestive, même si, vu le peu de pages consacrées nécessairement à chaque texte, telle ou telle analyse peut évidemment sembler trop rapide ou contestable. Le but général de l'auteur est de mettre en évidence la modernité d'Ovide. Sensible à la séparation entre l'homme et le je du poète, Nicolas HOLZBERG cherche à montrer la façon dont Ovide joue différents rôles dans ses textes. Mais ce qui lui paraît plus intéressant encore pour le lecteur d'aujourd'hui, c'est la proximité que, par leur traitement de la matière narrative et leurs notations psychologiques, les textes ovidiens présentent avec le roman. Le livre de Nicolas HOLZBERG se termine, après une bibliographie bien documentée, par deux index et un glossaire, où sont traduits ou expliqués les termes latins utilisés, index qui auraient pu être un peu plus développés. L'entreprise dans l'ensemble est tout à fait réussie. Nicolas HOLZBERG remplit pleinement le but qu'il s'est fixé : rendre accessible à un public intéressé par l'Antiquité, en tenant compte des derniers développements de la critique, l'œuvre d'un des auteurs de l'Antiquité qui a le plus influencé la littérature occidentale.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

David JONES, *Enjoinder and Argument in Ovid's Remedia Amoris*, Hermes Einzelschriften 77 : Stuttgart, 1997, 119 pages.

David JONES étudie dans les *Remedia Amoris* un procédé qu'il désigne sous le sigle E + A (enjoinder and supporting argument). Après avoir, dans un premier

chapitre, présenté les différentes formes sous lesquelles apparaissent les injonctions ovidiennes ainsi que la façon dont elles sont organisées (*genus/species*, cause/effet...), l'auteur analyse, dans les deux chapitres suivants, les arguments qui sous-tendent ces recommandations et qui sont de deux types : les preuves (qui prennent le plus souvent une forme gnomique) et les exemples (divisés en trois catégories : *ex rebus humanis, ex natura, ex animalibus*). Le chapitre 4 est consacré à l'examen des termes dans lesquels sont énoncées les promesses qui accompagnent les prescriptions ovidiennes (garantie de succès ou menaces selon que l'on suivra ou non les remèdes conseillés). Le chapitre 5 intitulé *tractatio*, où l'auteur veut montrer comment différents E + A sont juxtaposés dans le cadre général d'un *topos* précis, contient une étude des vers 79-106 conçue dans cette perspective. Outre une annexe où sont indiquées, à l'exception des vers 79-106 analysés dans le chapitre 5, toutes les séquences d'E + A, repérées dans les *Remedia Amoris* et découpées selon les catégories proposées dans le reste du texte (ENJ : Enjoinder, GN/ENJ : Gnomic Enjoinder, PR : Proof...), cet ouvrage offre aussi un index général et un index des passages commentés. Conduite avec beaucoup de soin, cette étude d'un procédé récurrent dans les *Remedia Amoris* permet de mieux appréhender la nature de la rhétorique ovidienne dans un texte qui joue magistralement avec les *topoi* élégiaques.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Johanna LOEHR, *Ovids Mehrfacherklärungen in der Tradition aitiologischen Dichtens, Beitrage zur Altertumskunde*, 74 : Stuttgart und Leipzig, 1996, 404 pages.

Le livre de J. LOEHR situe Ovide dans l'histoire de l'aitiologie gréco-latine et porte en même temps sur un point précis, celui de l'explication multiple. L'auteur définit d'abord l'aitiologie en relation avec le mythe dans une perspective d'histoire de l'interprétation, par rapport à l'explication scientifique du monde et à la poésie étiologique. Elle circonscrit l'évolution qui va des *Aitia* de Callimaque aux *Métamorphoses* et aux *Fastes*. C'est ainsi qu'elle examine tour à tour les *AITIA* comme commencement et modèle sur le plan élégiaque, le passage du distique à l'hexamètre avec les *Heteroioumena* de Nicandre, les *Ornithogonies* de Boios et d'Aemilius Macer puis les divers aspects de la poésie romaine sous toutes ses formes métriques. Dans les *Métamorphoses*, elle recherche la forme de l'étiologie, les thèmes callimaquéens et nicandréens. La deuxième partie traite d'Ovide et de l'explication multiple : sur le plan de l'anthropogonie et de l'anthropologie, *M.*, I, 5-440, particulièrement à propos du récit de la création de l'homme (*M.*, I, 76-86). Elle aborde ainsi la philosophie atomistique d'Épicure, de Lucrèce et des *Géorgiques* de Virgile, avec un détour par Aristote et Varron. L'explication multiple apparaît surtout comme la dominante des *Fastes* comparés aux poèmes de Callimaque et de Properce IV. J. LOEHR prend, du point de vue de la poétologie, l'exemple du discours des Muses (*F.*, V, 1-110) qu'elle décortique de façon détaillée en insistant sur sa fonction de proemium et de programme du livre V, puis celui du jugement de Pâris (VI, 1-100) avec sa double fonction pour le livre VI. Ce gros ouvrage a le mérite d'étudier à fond une question importante avec beaucoup de méthode.

Simone VIARRE.

Lothar SPAHLINGER, *Ars latet arte suae, Die Poetologie der Metamorphosen Ovids, Beitrage zur Altertumskunde* 83 : Stuttgart und Leipzig, 1996, 378 pages.

Le livre se présente comme une enquête, à divers degrés, sur la poétologie. L. SPAHLINGER part de la sixième églogue qui contient les *Métamorphoses* « in nuce » avant de passer en revue son abondante bibliographie en la classant selon les perspectives de sa recherche. Il étudie d'abord les passages qui structurent le texte (*proemium* et *sphragis*) et ceux où Ovide, toutes proportions gardées (Pygmalion, Arachné, Deucalion et Pyrrha), se pose la question de la religion et du créateur. Il aborde ensuite le rôle de l'artiste dans les *Métamorphoses* : le combat d'Apollon et de Marsyas, celui de Pan et d'Apollon, celui des Muses et des Piérides ainsi que leurs liens avec la poésie hellénistique et Hésiode. Les artistes sont considérés l'un après l'autre, Orphée avec un parallèle intéressant entre le chant d'Orphée et celui de Calliope ; puis Dédale et sa place dans la structure du poème ; dans une moindre mesure la portée des épisodes de Canens et de Polyphème, du berger d'Apulie dont Antoninus Liberalis nous dit l'origine nicandréenne. Les personnages servent de clefs pour le poème dans l'insertion de la pietas parmi les mythes alexandrins. La quatrième partie touche à l'image des dieux qu'Ovide semble traiter avec humour comme des figures mythologiques, en agnostique ; L. SPAHLINGER s'arrête sur le mot *numen* jusqu'à l'appel aux Muses du livre XV. La cosmogonie ovidienne est gouvernée par un *deus* et une *melior natura*. L'auteur trie les hypothèses, éclectisme ? Anaxagoras ? Empédocle ? Platon et le *Timée* ? une coloration stoïcienne ? Il examine successivement le *deus* et la *natura* dont les occurrences sont plus fréquentes en relation avec la métamorphose, et en vient au discours pythagoricien du livre XV. Il invoque en conclusion Posidonius et la théologie tripartite de Varron. L. SPAHLINGER passe ensuite avec davantage de conviction à la fonction des descriptions d'œuvres d'art et des rapports *ars/natura*. Il reprend l'analyse de *simulacrum, signum* et *imago, effigies, monumentum, opus*. L'artiste est un médiateur. La conclusion, étoffée, évoque les liens avec Callimaque et Hésiode, marque l'effort des Latins pour concilier la poétologie homérique avec celle de Callimaque, revoit les différents chapitres et donne en illustration deux exemples d'interprétation : Apollon et Daphné puis l'épisode de Byblis. Ce livre vaut beaucoup par la confrontation qu'il mène entre les diverses interprétations d'Ovide au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles.

Simone VIARRE.

Jacqueline FABRE-SERRIS, *Mythe et poésie dans les* Métamorphoses *d'Ovide. Fonctions et significations de la mythologie dans la Rome augustéenne* : Paris, Klincksieck, 1995, 425 pages.

De nombreux travaux ont contribué à préciser notre connaissance d'Ovide en mettant l'accent sur les techniques narratives ou sur la pensée du poète. Il restait à reprendre un sujet peu étudié depuis de longues années : la mythologie et sa signification, sujet sans aucun doute essentiel et dont l'évidence même semble en avoir fait oublier la nécessité. Tel est l'objet de ce livre (qui reprend pour l'essentiel une thèse de doctorat d'État). S'appuyant sur une vaste documentation, Jacqueline FABRE-SERRIS propose une importante synthèse, menée avec clarté et rigueur, qui maîtrise cette œuvre malgré son ampleur et réussit à en dégager les fils conducteurs. Cette étude permettant de s'interroger sur les fonctions et la signification de la mythologie, comme l'indique précisément le sous-titre de l'ouvrage, replace l'œuvre d'Ovide dans son milieu culturel et esthétique, sans négliger toutefois la tradition culturelle dont elle est issue (en particulier les rapports d'Ovide avec Virgile et Gallus).

Partant des passages programmatiques, l'introduction fait apparaître que les *Métamorphoses* allient poésie épique et poésie érotique. Cette constatation première conduit à envisager ces deux aspects dans les deux premières parties. Le livre s'ouvre sur l'examen des mythes épiques : les récits cosmogoniques (gigantomachie et âge d'or) montrent nettement l'opposition d'Ovide à des éléments essentiels de l'idéologie augustéenne : l'âge d'or en constitue un exemple manifeste. L'examen des relations qui s'établissent entre les hommes et les dieux révèle la cruauté des dieux et conduit également à s'interroger sur leur pouvoir. Les mêmes conclusions peuvent être formulées, lorsqu'Ovide s'inspire d'épopées importantes (*Iliade* et *Énéide*) car le poète met en scène des drames individuels et élimine les éléments proches de l'épopée augustéenne. L'auteur des *Métamorphoses* se présente donc comme un opposant au principat augustéen et la lecture qu'il fait des mythes liés à ce régime, confirme son opposition, qu'il est possible d'établir par d'autres voies.

La poésie érotique n'est pas moins riche d'enseignements. Nombreux sont en effet les mythes qui mettent en scène l'amour, amour des dieux pour des *uirgines*, sans aucun doute, amour pour des *pueri*, amour de Narcisse pour sa propre image. Par le biais d'analyses très précises, Jacqueline FABRE-SERRIS dégage les structures de ces mythes, où la même aventure semble souvent être reprise, y retrouve les thèmes de la poésie érotique et s'interroge sur leurs sources et les influences littéraires qui s'y exercent. Mais l'apport principal de ces chapitres réside dans des conclusions originales : approfondissant en effet leur signification, elle montre comment ils renvoient à une réflexion sur l'interdit et la trangression et posent le problème fondamental de l'identité et de l'altérité.

Étudier les mythes revient également à parler de l'esthétique. C'est à la lumière des travaux les plus récents sur l'esthétique augustéenne qu'est examinée l'œuvre d'Ovide. Le poète insiste sur la liberté d'une création audacieuse et s'oppose ainsi aux tendances augustéennes. Une telle conception s'appuie sur une réflexion sur l'art et le réel aboutissant à une esthétique de la métamorphose. Il restait ainsi à s'interroger sur la philosophie des *Métamorphoses* et, bien entendu, sur le rôle du pythagorisme ; Ovide, toutefois, n'en retient pas tous les aspects mais l'interprète en insistant sur la place du changement et l'instabilité des choses.

Une dernière partie plus générale porte d'abord sur la narration ovidienne qui découpe le plus souvent les mythes en séquences narratives pour permettre ainsi de révéler des divergences mais surtout de nombreuses analogies entre les différents mythes. Assurément, ce type d'analyse s'est trouvé souvent pratiqué pour des œuvres historiques mais il est rarement appliqué à une œuvre poétique. Il convient d'en souligner la nouveauté en appréciant les conclusions qu'elle permet sur le récit chez Ovide et aussi sur la notion d'*exemplum*. Une rigoureuse comparaison avec les mythes grecs indique comment les *Métamorphoses* deviennent ainsi un modèle de réécriture du mythe. Enfin, ce poème ne constitue pas seulement un refus de l'œuvre augustéenne, dans sa politique ou ses conceptions esthétiques, il traduit également une interrogation sur l'être dans sa relation avec la nature et les objets du désir.

Ainsi, cette étude d'une rigoureuse précision qui n'exclut pas des perspectives plus amples, laisse voir la profondeur de l'œuvre ovidienne et sa modernité ; d'autres pourront ensuite s'interroger sur la forme poétique, serrer de plus près la philosophie d'Ovide dans ses liens avec les œuvres antérieures, notamment celle de Lucrèce. Mais il ne sera pas possible d'oublier cet ouvrage, qui pose et résout des questions fondamentales.

Michèle DUCOS.

Gregor MAURACH, *Seneca. Leben und Werk* : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995[2] (1re éd. 1991), X et 232 pages.

Voici déjà la seconde édition d'un ouvrage publié pour la première fois en 1991. Ce succès est mérité. G. MAURACH est pourtant modeste. Après les sommes de Pierre GRIMAL et de Miriam GRIFFIN, y a-t-il encore place, se demande-t-il, pour un nouvel ouvrage sur Sénèque (p. 1) ? La suite va démontrer que oui. G. MAURACH a su écrire, lui aussi, « son » Sénèque, et bien qu'il prétende viser un public d'enseignants de lycée et d'étudiants, les spécialistes y trouveront eux aussi leur profit.

Le livre comporte trois parties : une biographie de Sénèque, une analyse des œuvres une par une, et une synthèse qui fait conclusion. À cela s'ajoutent une bibliographie générale (un peu succinte), des bibliographies spécialisées en tête des différents chapitres, et une dernière, spécifique, consacrée à la survie de Sénèque de l'Antiquité à nos jours. L'édition de 1995 comporte en outre un « complément » (« Nachtrag ») d'une quinzaine de pages sur la fonction des tragédies, qui avait été effleurée un peu succinctement dans la première édition. À noter encore que l'auteur multiplie les réflexions et remarques préalables (p. 1-4 ; p. 7-14 ; p. 57-60), où il jette un regard critique et réfléchi sur sa propre méthode.

Pourquoi commencer par une biographie ? Parce que, lorsqu'on a affaire, comme c'est le cas pour Sénèque, à un maître qui a prétendu façonner sa vie sur sa leçon, il vaut la peine d'étudier cette vie ou du moins de s'interroger sur elle. Le chapitre préalable, « Une plainte contre Sénèque », montre comment le grief, si souvent adressé au philosophe, de distorsion entre sa vie et sa morale, prend sa source dans l'épisode du procès de Suillius, tel qu'il est narré par Tacite dans les *Annales*, et dans l'écho hostile qu'y donna Dion Cassius un siècle plus tard. G. MAURACH a des talents de conteur certains : « Ostie. Un voilier en provenance d'Espagne accoste. Une dame distinguée, un enfant dans les bras, franchit au milieu du tumulte la passerelle branlante qui mène à terre. L'enfant se nomme Lucius Annaeus Seneca... » (p. 15). Pour autant l'information est irréprochable, chaque détail appuyé sur une référence à la source antique ou moderne. La biographie se clôt par un chapitre consacré au tableau de Rubens sur la mort de Sénèque, et G. MAURACH nous apprend à y reconnaître l'incarnation des leçons du philosophe sur la bonne mort.

La seconde partie passe en revue les œuvres de Sénèque, classées en fonction du double critère de la chronologie (pour autant qu'on puisse se reconnaître dans cette inextricable question) et du thème. Chaque traité se voit consacrer un chapitre spécifique, composé d'un résumé élucidant la suite des idées et le plan, et d'une synthèse (« Überblick »). Tout cela est un peu rapide, par la force des choses, mais l'essentiel est dit, et le lecteur émerge de chaque chapitre muni du fil d'Ariane qui lui permettra de se guider à l'intérieur de l'œuvre.

La troisième partie se veut synthétique. Une dizaine de pages traitent du style de Sénèque, dans lequel G. MAURACH voit l'instrument de la psychothérapie morale (ce que nous avions cru comprendre nous aussi au cours de nos propres recherches ; mais faut-il pour autant écarter toute visée esthétique, voire toute jubilation de l'écriture ?). Psychothérapie morale qu'il met en parallèle avec les techniques de thérapie par la parole (psychologiques et psychanalytiques) pratiquées de nos jours : cf. les notes surabondantes des pages 184-185.

Importantes encore, dans cette dernière partie, les pages sur les rapports des tragédies et de la philosophie de Sénèque (complétées dans la seconde édition, comme il a été dit, par un « Nachtrag » d'une quinzaine de pages). Pour G. MAURACH, les tragédies s'expliquent elles aussi par la visée philosophique qui oriente toute la vie de Sénèque depuis son adolescence. Elles n'ont pas pour autant de fonction analytique ni didactique — fonction réservée au discours rationnel, donc

aux œuvres en prose. Les tragédies, elles, servent à incarner les forces de la violence qui grondent dans l'être humain avant que la philosophie ne les dompte. Admettons-le bien volontiers, à condition que l'on ne renonce pas à voir aussi dans ces œuvres des objets esthétiques, et que l'on n'oublie pas non plus qu'elles s'inscrivent dans une tradition littéraire, dont nous avons certes perdu de nombreux maillons, mais qui a existé (songeons à la *Médée* d'Ovide) et qui, si nous pouvions la connaître, ôterait peut-être aux tragédies de Sénèque une part de leur étrangeté.

On a compris que l'ouvrage de G. MAURACH recélait bien des qualités. Écrit dans un allemand limpide, riche, bien informé, il est un peu plus qu'un simple ouvrage universitaire : on sent que l'auteur y a résumé des années de fréquentation et de méditation personnelle de l'œuvre de Sénèque, et cela sur un ton de ferveur qui touche. G. MAURACH dénonce à plusieurs reprises les insuffisances de la sèche recherche philologique (étude du vocabulaire, recherche des sources, etc.) : pour lui, c'est l'œuvre entière que le commentateur doit avoir en vue. Il est frappant de remarquer que Sénèque, dans son mépris des grammairiens et de l'érudition prise comme fin en soi (que l'on pense au *De breuitate uitae*, entre autres), ne disait pas autre chose : la lecture doit être recherche de vérité. C'est ainsi qu'il a été lu lui-même par G. MAURACH.

M. ARMISEN-MARCHETTI.

Andrea BALBO, Monica GUERRA, Marcella GUGLIELMO, Simona ROTA, Roberta STROCCHIO, Barbara VILLA, *Seneca e i giovani* a cura e con una conclusione d'Italo LANA : Venosa, Edizioni Osanna, 1997, 216 pages.

Au cours d'un Congrès tenu à Rappallo en 1977, à un moment où la contestation était vive et parfois aggressive dans toutes les Universités d'Europe, I. LANA, dont chacun garde en mémoire le *Lucio Anneo Seneca* paru en 1955, avait proclamé avec une très grande vigueur la nécessité, pour le salut de nos études, d'approfondir sans cesse les liens de l'Antiquité gréco-romaine avec le monde moderne. Nous voyons aujourd'hui notre collègue poursuivre la lutte avec la même ardeur : il a été maître d'œuvre de ce recueil dans un séminaire qu'il a dirigé à l'Université de Turin. Comme il le précise dans sa présentation, il n'existait sur le sujet proprement dit qu'un seul travail court, ancien et difficile d'accès : R. RENNER, *Seneka und die Jugend*, in *Blätter für das Gymnasialschulwesen*, 1910, p. 333-343. Mais, bien entendu, dans la riche bibliographie sénéquienne la question a été abordée de nombreuses fois par divers biais, en sorte qu'on a affaire le plus souvent, plutôt qu'à un apport original, à des mises au point bien ordonnées selon une méthode commune, fruit du travail d'équipe, avec à chaque fois des rubriques précises et une conclusion rappelant les résultats obtenus. A. BALBO se demande *quando comincia e quando finisce la gioventù*, et expose les variations offertes par les diverses sources. M. GUERRA cherche à connaître, à travers les souvenirs du philosophe et les rares documents extérieurs, *L'infanzia e l'adolescenza di Seneca*, dominée par les figures des parents et des maîtres, marquée par la première rencontre avec la philosophie, le goût précoce d'une vie à l'écart de l'agitation politique. M. GUGLIELMO examine *L'educazione di giovani secondo Seneca* : c'est essentiellement la formation morale, rendre l'enfant capable de se garder des vices et des passions, auto-éducation à poursuivre bien au-delà de la jeunesse, jusqu'au dernier jour. R. STROCCHIO étudie après bien d'autres le préceptorat de Néron (*Seneca precettore di Nerone*), les relations ambiguës du maître et de l'élève, une influence qui a été forte, comme en témoignent les efforts répétés de ceux qui ont voulu la détruire.

Le *De clementia* est, comme il se doit, invoqué et l'accent mis sur l'usage pédagogique des *exempla*. B. VILLA se penche sur les *fanciulli e adolescenti nelle opere in prosa di Seneca*. Si l'enfance et l'adolescence sont exposées à maintes défaillances que l'éducation doit extirper, légèreté, inconstance, avidité de plaisirs, crainte, elles voient aussi s'épanouir des qualités à préserver jusqu'à la fin de la vie : enthousiasme, mise en question de soi, tension vers le perfectionnement. S. ROTA s'intéresse aux *bambini e giovani nelle tragedie di Seneca*. Ce sont le plus souvent des victimes des passions meurtrières des adultes. Seul Pyrrhus assume un rôle de bourreau, mais c'est aussi une victime, puisqu'il est lié aux volontés d'un père. En conclusion, I. LANA adopte le point de vue inverse : *i giovani e Seneca (da Nerone agli Antonini)*. Il ne manque pas de rappeler le très célèbre jugement de Quintilien, selon lequel l'engouement pour Sénèque aurait exercé des effets dévastateurs sur le style des jeunes gens dans les générations qui l'ont suivi. Souhaitons que ce recueil incite nos jeunes contemporains à lire Sénèque pour en retenir ce qu'il a de meilleur : l'indication d'une voie vers une discipline personnelle et un art de vivre.

F. R. CHAUMARTIN.

Jackie PIGEAUD, *L'art et le vivant*, NRF essais, Gallimard, 1995, 463 pages.

Il faut signaler à l'attention des latinistes ce dernier ouvrage écrit par l'un des leurs, remarquable par sa force et son originalité. Mais comment présenter un pareil livre ? En soulignant d'abord que ce n'est pas une étude pour latiniste exclusivement, mais qu'il s'adresse à tout homme de culture, curieux des choses autant que des choses de l'esprit. L'auteur a naguère réussi à faire que l'étude de l'Antiquité déborde le public des antiquisants. Son premier livre, *La maladie de l'âme* (« *gratum opus animae medicis* ») a vite été considéré comme l'ouvrage qui manquait pour qu'on pût comprendre que l'analyse de l'âme ne commençait pas avec Freud.

Depuis ce titre et un certain nombre d'autres travaux, J. PIGEAUD a été classé à bon droit dans la catégorie des historiens de la médecine, quoiqu'il préfère dire : de la pensée médicale. Pourtant, en éditant le *Traité du sublime*, il a un peu corrigé le tir. *L'art et le vivant* retourne (mais en fait l'a-t-il jamais abandonné ?) à ce qui l'intéresse essentiellement, la réflexion sur la poésie et sur la beauté ; une réflexion conduite en suivant des voies savantes et neuves.

C'est un livre qu'on ne résume pas. Il faut le prendre dans sa richesse et son apparente diversité.

Risquons-nous pourtant à en formuler le noyau, c'est-à-dire à gloser le titre. Il s'agit pour J. PIGEAUD, plutôt que de soutenir une thèse, d'explorer une grande idée. Ce que l'on nomme création en art peut être pensé (et a été pensé) à la lumière des conceptions qui s'appliquent à la *phusis*, et qui donnent la vie. Il est sûr qu'un des ressorts de la pensée de l'auteur est l'admiration pour ce monde tel qu'il est, ce qui naît et croît ; un étonnement, de nature à la fois poétique et philosophique, devant la capacité que la nature possède de « faire parvenir les êtres aux rives de la lumière », selon la belle expression d'un poète souvent cité. L'artiste, dans son domaine, est tantôt l'émule, tantôt le rival de la nature.

Cette idée, dont la formulation est ici nécessairement beaucoup trop vague et superficielle, va être reprise, fouillée, examinée, illustrée pendant 350 pages. Tantôt l'auteur la confronte avec des textes qu'on pourrait dire théoriques, qui abordent de front ou de biais la réflexion sur la création (par exemple le *Timée*, Pline l'Ancien, vigoureusement réhabilité comme penseur à part entière), tantôt,

il analyse des œuvres qui illustrent cette création. Le livre s'ouvre par une très belle méditation sur le bouclier d'Achille. On comprendra, dans ces conditions, l'enthousiasme de J. PIGEAUD pour Virgile, et précisément, le Virgile de la sixième Bucolique et des *Géorgiques*, qui sont à la fois poème génial et réflexion sur la poésie. À ses yeux, en effet, les *Géorgiques* sont un art poétique. Le paysan doit travailler pour passer de la confusion à l'ordre. La culture est réflexion sur les lois de la nature. L'ordre que le paysan lui impose est à la fois productif et source de beauté : ainsi des rangs de vigne sur les collines. Pour suggérer la légitimité de cette interprétation, J. PIGEAUD a une formule : « la greffe est une métaphore qui vit » (p. 16). Et il exprime le fond de sa pensée en développant l'idée qu'à son plus haut niveau, la poésie est une théorie de la connaissance.

Homère, Platon, Épicure, Lucrèce, Virgile, Pline (et Hippocrate et Galien et tant d'autres) : voilà une société choisie et nombreuse. Mais l'antiquisant peut encore avoir le sentiment de rester chez soi. Pourtant il lui est demandé de s'arracher au confort de sa résidence principale. L'histoire continue, même si J. PIGEAUD n'a pas pour souci de dérouler une chronologie : en fait, il s'intéresse beaucoup plus à une logique et l'insertion dans le temps n'est pas sa préoccupation première.

C'est ainsi qu'analysant la méditation sur la beauté que l'on peut trouver chez Galien, il est amené à considérer la question du point de vue de l'anatomiste ; d'où un chapitre sur Vésale (chap. VII), qui trouve de l'ordre dans le corps humain, là où Galien ne voyait qu'un « bourbier de chairs et d'humeurs ».

Abordant la question essentielle de la beauté morale, l'auteur met à contribution Winckelmann et Pinel, puisqu'il parle du Laocoon et de l'Apollon du Belvédère.

Un chapitre est consacré à la caille du lait. J. PIGEAUD fait d'abord mine de s'en excuser — quel rapport avec la création ? — et puis, progressivement, il va montrer sur cet exemple emprunté à l'humble existence quotidienne l'étendue des interrogations dont il est friand. Comment penser ce phénomène si banal ? Quand une goutte de présure est ajoutée au lait, ce qui se produit est-il séparation de deux éléments hétérogènes ou condensation du même ? On comprendra que la question n'est pas si désinvolte quand on verra convoqués pour y répondre Homère et Empédocle, Épicure et Lucrèce, Diogène d'Oenoanda, Aristote, Oribase, auteurs qui, comme toujours, ne sont pas seulement cités mais vigoureusement analysés et confrontés. Que voit-on au bout du compte ? Dans une goutte de lait apparaître les problèmes de la création du monde et de la procréation des vivants.

Ainsi présenté beaucoup trop sommairement (redisons-le, mais on ne peut guère faire autrement), cette recherche peut inspirer quelque méfiance au lecteur « sérieux » qui redoute les démarches aventureuses et le maniement des grandes idées. Or un caractère vraiment spécifique de ce livre est qu'il est l'œuvre du plus exigeant des philologues, pour qui tout est dans le texte. Ce texte, le commentaire le mord et ne le lâche pas. Il prend en considération les variantes, connaît la tradition critique, creuse les choses autant qu'il est possible pour faire jaillir le sens. Cela donne des analyses d'une beauté sévère (et allègre tout à la fois) pour lesquelles il est demandé au lecteur plus qu'une attention de routine. Et cent pages de notes en très petits caractères attestent l'impressionnante façon dont l'auteur maîtrise les multiples étapes de son sujet.

Car ce sujet est bien son sujet. Le *corpus* est son œuvre. Ces statues, ces poèmes, ces pensées existaient dans leur foisonnante multiplicité. C'est la culture et la réflexion de J. PIGEAUD qui les ont reliés d'une façon qui maintenant s'impose. Par l'invention de ce parcours qui n'appartient qu'à lui, il fabrique un assemblage qui est une part essentielle de son livre et nous révèle les facettes de son portrait intellectuel.

Un caractère de ce portrait est la méfiance à l'égard des frontières disciplinaires qui, sous prétexte de technicité, bloquent en fait les questions. L'homme qui a d'abord essayé de comprendre le corps et la maladie n'était pas médecin : c'était un homme qui se servait de son intelligence, de son imagination pour concevoir le fonctionnement de cet organisme. Cette imagination n'était pas d'une nature différente de toute imagination, et la constitution d'une spécialité — la médecine — n'a pas coupé le lien qui unit absolument la pensée médicale avec la pensée tout court.

Sur la question de la beauté, le philosophe, le poète, le médecin ont naturellement plus qu'un mot à dire. Aussi le dialogue entre les disciplines n'est pas une concession à un goût du jour (la fameuse interdisciplinarité), mais l'application dans toute sa rigueur d'une exigence fondamentale à l'exercice de la pensée.

En procédant de cette manière, J. PIGEAUD met en évidence un état des idées sur la création qui nourrissent la tradition occidentale jusqu'au XIX[e] siècle, disparaissant et réapparaissant, mais s'organisant en ensembles qui ont à la fois leur diversité et leur cohérence. Ces ensembles, l'auteur les nomme lieux communs. Son livre se présente explicitement comme une topique de la création dans la tradition occidentale, mais topique ouverte, non dogmatique et qui ne prétend pas être exhaustive.

Une interrogation vient à l'esprit, qu'on aimerait poser à l'auteur : que s'est-il passé après le XIX[e] siècle ? Ces questions qui sont fondamentales et dans le domaine artistique et dans celui de la pensée ont-elles fini par perdre de leur consistance ? *Quid* de leur rôle aujourd'hui ?

On peut l'affirmer sans risque : il n'est pas de lecteur qui n'apprenne beaucoup en explorant ce livre et il est douteux qu'aucun des passages étudiés puisse être oublié par les chercheurs à venir. Il vaut donc la peine de se laisser conduire par ce guide qui nous mène avec autorité. Le ton qui est le sien est très personnel ; il est savant sans être académique et la vigueur de certaines positions montre que celui qui l'emploie pourrait avoir du talent pour la polémique.

Ajoutons, pour conclure, que la lecture de ce livre n'est pas seulement très enrichissante, elle est tonique. Elle rappelle qu'il y a du bonheur à vivre, à lire, à penser, à rêver, et aussi à tenter de comprendre *rerum causas*.

Philippe HEUZÉ.

Sciences historiques.

The World of Rome : An Introduction to Roman Culture, edited by Peter JONES & Keith SIDWELL : Cambridge, Cambridge University Press, 1997, XVII-399 pages, 6 cartes.

Les deux auteurs, qui avaient proposé aux étudiants le manuel *Reading Latin* en 1986 (même éditeur), leur fournissent maintenant, onze ans après, un *companion* pour aborder les divers aspects de la civilisation latine. Un *appendix* spécial, p. 346-352, assure la mise en rapport des deux livres.

On ne boude pas son plaisir à la lecture de cet ouvrage. Le texte, à la typographie élégante et lisible, commodément divisé en paragraphes dont la numérotation est continue du début à la fin, nonobstant la division en chapitres thématiques, est émaillé d'une centaine d'illustrations variées qui soutiennent le propos : le système de renvoi réciproque du texte et des illustrations est particulièrement bien venu dans ce manuel de découverte.